MAURICE PIRON

Poètes wallons d'aujourd'hui

GALLIMARD

POÈTES WALLONS
D'AUJOURD'HUI

COLLECTION UNESCO
D'ŒUVRES REPRÉSENTATIVES
SÉRIE EUROPÉENNE

POÈTES WALLONS
D'AUJOURD'HUI

Ouvrage publié sur la recommandation
des experts du Conseil international
de la Philosophie et des Sciences Humaines.

Poètes wallons d'aujourd'hui

TEXTES PRÉSENTÉS
ET TRADUITS
PAR MAURICE PIRON

nrf

GALLIMARD

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Russie

© *1961, Librairie Gallimard.*

POÈTES WALLONS D'AUJOURD'HUI

Ainsi donc, à l'époque du basic english *et du français élémentaire, il se trouve encore cet anachronisme : des littératures dialectales. Comme si ce n'était pas assez d'avoir, en pays de langue française, le Félibrige et les Occitans ! Dans cette Belgique si petite et si divisée, il faudrait aussi compter avec des poètes d'expression wallonne, avec une poésie si bien disante qu'on ne saurait décemment la reléguer parmi les jeux désuets d'un régionalisme bon enfant? Au lieu de s'éteindre doucement dans le folklore, veillée par les soins pieux d'une société d'antiquaires, cette littérature en dialectes de Wallonie, née il y a trois siècles et demi comme ses sœurs patoisantes de Picardie, de Lorraine ou du pays de Vaud, fait exactement le contraire de celles-là : elle respire un bon coup, puis repart, avec la clef un peu grosse, un peu rouillée, de sa vieille langue, forcer l'entrée de nouveaux domaines. Soyons scandalisés — mais ne refusons pas de voir.*

Un observateur superficiel n'apercevrait sans doute pas de nette différence entre le lyrisme wallon des années 1900-1925 et ce que nous osons appeler la nouvelle poésie (celle qui fait l'objet de la présente anthologie). Un enchaînement continu de noms et d'œuvres qui proclame la vitalité d'une tradition commencée, peu après 1850, avec Nicolas Defrecheux et que de bons poètes, à la veille et au

lendemain de la première guerre mondiale, ont élargie par l'apport d'une sensibilité plus riche et affinée par le souci d'une forme plus parfaite. Et pourtant, durant l'entre-deux-guerres, quelque chose a bougé qui a finalement engagé la poésie wallonne dans des voies inattendues, au terme desquelles elle se situe à un niveau esthétique et humain qu'elle n'avait pas encore atteint.

Déplacement de valeurs : soit. C'est vite dit. De quoi s'agit-il au juste? D'une substitution de la poésie d'art à la poésie populaire? Mais qu'est-ce que la poésie populaire? La littérature wallonne, dit-on communément, est une littérature populaire. Si l'on veut dire par là qu'elle s'exprime dans des parlers populaires opposés à la langue de culture, on émet un truisme, sans plus. Mais si l'on entend que cette littérature vient du peuple et s'adresse au peuple, alors il y a maldonne. Croit-on que ceux qui écrivent en dialecte soient pour la plupart des gens du peuple? Il me serait facile de montrer, si c'était l'endroit pour le faire, que les littératures dialectales ne sont nées et n'ont vécu que par la volonté de lettrés qui ne sont pas allés au dialecte parce qu'ils ignoraient le français, mais qui ont cherché dans le dialecte une gamme de tons et d'effets qu'ils n'avaient pas l'idée d'aller demander au français[1]. *A cet égard, que la littérature dialectale (ou patoise) se soit volontiers donné pour objectif de peindre le peuple dans la langue du peuple, rien de plus assuré. Seulement, peindre le peuple n'a jamais été l'affaire du peuple. En littérature wallonne, ce fut presque uniquement l'affaire de la bourgeoisie censitaire et paternaliste, au lendemain de 1830. Or, et j'en reviens ainsi à mon propos initial : ce stade « populaire », en Wallonie, était déjà dépassé aux alentours de 1900 (sauf au théâtre, alors uniquement attaché à la comédie vériste). C'est que, au fur et à mesure que les genres oraux se dévaluent, la poésie wallonne qui compte, tend à devenir une poésie de style. Dès la fin du XIX*e *siècle, elle a ses artistes du vers — et*

1. Pour un exposé succinct de cette question, voir le chapitre *Les littératures dialectales du domaine d'oïl* dans *Histoire des littératures*, III, Encyclopédie de la Pléiade (Paris, Gallimard), et spécialement les pp. 1415-1419.

ce n'est pas dans la génération actuelle qu'on découvrira le meilleur, le plus inimitable d'entre eux : Henri Simon.

La nouveauté qui s'est manifestée après 1930 ne consisterait-elle pas alors dans l'apparition d'une poésie intellectuelle? La formule a été prononcée et a eu un certain écho, réprobateur le plus souvent [1]. *Ici encore, je demanderai : qu'est-ce que la poésie intellectuelle? Les intellectuels étaient nombreux parmi les adeptes de la muse populaire, aux temps du romantisme et du réalisme. A l'inverse, le plus grand des poètes wallons contemporains, Franz Dewandelaer — prématurément disparu — répond mal au signalement de l'intellectuel.*

Tout en évitant de généraliser, on admettra cependant que l'orientation du poème telle qu'elle apparaît aujourd'hui chez plusieurs est bien le fait d'intellectuels qui renoncent à la poésie-exutoire, jugée facile et ordinaire, pour se tourner vers la poésie-technique. Chez eux, la prise d'angle de la création, sinon de l'inspiration, a changé. Je veux dire que le poème n'a plus son point de départ dans l'événement (intime ou extérieur), mais dans une sorte d'acte de seconde intention qui repousse l'événement dans le sous-œuvre pour n'en laisser affleurer que des éléments de diffraction ; et ce produit du travail intérieur constitue alors l'objet du poème. Ce dernier est coupé de ses amarres avec le réel, le vécu, — le banal. Seuls le titre et quelques points de repère permettront d'aventure de se guider dans ce monde fermé, dans ce langage clair mais allusif dont la clef — tout le discursif qui affaiblirait le rendement poétique — nous est soigneusement ôtée.

L'hermétisme ou, ce qu'à défaut d'un terme plus approprié, il me faut bien appeler de la sorte, commande l'art de Jean Guillaume dans ses derniers recueils, de Georges Smal, voire, en quelques endroits, de Louis Remacle (lire, entre autres, Bouneûr, *ce rêve qui refuse de*

1. La distinction introduite par certains entre auteurs d'essence populaire (on laisse même entendre qu'ils représenteraient la vraie tradition dialectale) et auteurs de formation intellectuelle est des plus spécieuses. Elle a surtout pour but d'excuser, au nom d'une origine sociale modeste ou d'une culture sous-développée, le trop grand nombre des écrivains qui ne savent pas écrire.

dire son nom) et, bien entendu, d'Albert Maquet lorsqu'il lui arrive d'instaurer dans le monde de l'irrationnel et de l'absurde les lois d'un ordre apparent cautionné par l'autorité d'un vers classique ou d'une prose rigoureuse.

Désir d'augmenter la charge affective du poème, avec, pour condition préalable, l'élimination des temps faibles de celui-ci. D'où le resserrement de l'expression, autre sujet de désarroi pour le lecteur non prévenu. Cette concentration de la forme apparaît comme la conséquence du travail d'approfondissement auquel se livrent les meilleurs poètes wallons d'aujourd'hui. Car tous, les lyriques du moins, se rejoignent dans le goût d'une sobriété, d'une austérité même, qui économise le rythme et préfère, aux effusions et aux confidences généreusement orchestrées, le chant à peine ébauché qui reste sur sa puissance. Pudeur de l'âme ou science des effets? Ce dépouillement conduit volontiers à l'ellipse, à la composition syncopée. Deux précurseurs, ici, avaient montré la voie : Jules Claskin et Henri Bragard, chez qui l'art de suggérer représentait l'aboutissement d'un long besoin de synthèse poétique.

L'émotion ne chante donc plus comme au beau temps du lyrisme sentimental d'entre Defrecheux et Mignolet. Ou si elle chante, si elle accepte d'épouser les grands élans oratoires, ce n'est plus pour célébrer les aventures du cœur, mais pour sortir du « moi » à la rencontre des autres hommes. Accueil au labeur prolétaire, et c'est Gabrielle Bernard dont le réalisme a encore des accents bien romantiques [1]. *Accueil à la souffrance du monde, aux atteintes de l'injustice, à la révolte, et c'est Franz Dewandelaer avec sa véhémence et sa naïveté, les arabesques de sa virtuosité et la ligne nue de son pathétique. Accueil bourru et tendre à la terre, et c'est Willy Bal avec son sens épique de la lignée paysanne, son âpreté farouche de loup qui refuse d'entrer dans « le pacte des villes ». L'envers de cet amour parti pour retrouver l'homme ou la nature, c'est la haine du conventionnel, le refus des normes bourgeoises de*

1. Le seul poème d'elle qu'on lira plus loin n'est pas représentatif de ce thème d'inspiration qu'on cherchera ailleurs, notamment dans son recueil de 1944, *Do vèt' do nwar* (Vert et noir).

la vie, et c'est de ce côté qu'il faut sans doute situer l'originalité d'Henri Collette dont l'anticonformisme est finalement absorbé et dépassé dans une manière de naturisme. Anticonformisme qui porte aujourd'hui certains des plus jeunes au bord de la satire — trait bref, regard dur.

On parlait beaucoup, vers la fin de l'entre-deux-guerres, d'un « renouvellement des sources d'inspiration de la poésie wallonne ». Au manifeste ainsi lancé par Emile Lempereur (qui lui-même, en tant que poète, mit la main à la pâte) correspondait un mouvement d'évolution bien plus complexe qu'un élargissement des thèmes traditionnels où s'enlisait toute une production de terroir. En réalité, les contrées nouvelles qu'on prospecta, ce furent surtout les profondeurs et les replis de l'âme. Parallèlement à cette volonté d'intériorisation, il y en eut une autre, orientée vers l'homme saisi dans l'optique du monde et de la société.

On peut placer le phénomène de la littérature dialectale sous des éclairages différents.

On peut y voir une survivance du petit pays, une émanation, parfumée d'archaïsme, des milieux locaux avec leur mode de vie et leur cortège de particularismes.

On peut y voir l'illustration d'un patrimoine linguistique d'autant plus précieux qu'il s'effrite et s'appauvrit de jour en jour. Pour sauver la langue des ancêtres, est-il rien de plus digne que le chant des poètes?

Mais on peut aussi se demander si une littérature dialectale n'est pas une expression d'humanité et de beauté, c'est-à-dire une littérature, tout simplement. Une langue qui devient désuète comme moyen de communication a encore chance, tant qu'elle demeure comprise, d'être efficace comme instrument de création. Et je trouve beau que ce soit au moment où il a du plomb dans l'aile que le wallon prenne son essor le plus haut.

Vieux mots gallo-romans restés longtemps silencieux, mots de

tous les jours usés au service des réalités familières, patinés par l'usage immémorial, les voici donc devant nous, doués de la voix d'or de la Parole et du Nombre. Les voici qui reviennent du labour et de la forêt, qui se lèvent de la table et de l'âtre, qui sortent de l'atelier ou s'en retournent de la ducace et s'assemblent et se lient et s'avancent en groupes hardis pour tenter l'aventure la plus étonnante de leur vie séculaire, l'aventure poétique.

M. P.

AVERTISSEMENT

Traduire des textes dialectaux en français correct, sinon en français vivant, est une entreprise qui soulève des difficultés dont on ne peut se flatter de venir à bout. Notre traduction n'est ni littérale, ni littéraire, mais elle tend vers l'une ou vers l'autre, selon les cas. Aucun principe ne nous a guidé, si ce n'est celui de rendre les valeurs stylistiques du texte autant que possible par des valeurs françaises équivalentes.

Pour la lecture des textes dialectaux, on tiendra compte que l'orthographe wallonne ne représente pas une graphie phonétique, mais un compromis où l'analogie avec l'orthographe française joue le rôle principal. Comme particularités, on notera que, dans le groupe : voyelle + *nn* à l'intérieur d'un mot, le premier *n* marque la nasalisation de la voyelle, tandis que le second a valeur de consonne. Dans les textes en *dialecte liégeois*, le *â* représente un ancien *a* long qui se prononce comme le *o* du fr. « or ». La minute (') qui affecte certaines consonnes finales signifie qu'elles se prononcent, contrairement à ce que ferait supposer l'analogie avec le français. La présence du trait d'union indique la liaison avec la voyelle initiale du mot qui suit. Enfin, tout *e* dépourvu d'un accent reste muet et, le vers wallon étant un vers oral, cet *e* ne compte jamais dans la mesure syllabique.

DIALECTE DE L'ENTRE-SAMBRE-ET-MEUSE

Willy Bal

né à Jamioulx (Charleroi) en 1916

Murs blankis

Lès vîyès, vîyes mézos dèssus l' tins d'à plandjêre,
Lès vîyès, vîyes bounes djins qu' s'assoupich'neut paujêres
An-n-aspoyant leû tiesse conte èl dos dèl tchèyêre...

Èl gris marou somîye dèdins l' foncha dou skoû,
Èt toute èl mézonêye sondje èt rève dès vîs djoûs,
Èt l' grande ôrlodje an tchinne bârloke ès' pwès tout doûs...

Lès murs dèl place sont blancs èyèt l' soya d'awous'
A l' balzin, èsbartè 'ne miyète, èt pwîs s'èrmousse,
Tam'ji pau tène èstôre èyèt s' brichôde à l' doûce.

Èt l' mêzo 'st-adôrmîye, pitète an ratindant
'Ne saqui d'avoye arî... èt qu'on wâde dins l' ridant
L' pôrtrêt jauni dès-ans qui fêt brére èl mouman.

Lès vîs pèt'neut leû quârt ; dins lès blès, c'èst l'awous'.
Mais droci s'a brèchi 'ne sinteû d' pâque qui s'èsplousse
A l' pâdje dou lîve dè mèsse què l' dwèt s'aspoye èt frouche.

Èt lès meûbes sont lûjants d'sous l' soya pètant d' crèsse,
Polis pa mwintès pâmes, come dodinès d' carèsses,
Èt c'èst l' bouneûr-du-joûr, l'ancwègnure èyèt l' drèsse.

Trwès eûres son'neut ; l' mêzo va sè r'mète à ranch'ner...
Èl coq'mâr tchante su l' bûse ; bin râde faura r'ciner !

(*Oupias d'avri*, Liège, Éditions de « La Vie wallonne », 1935.)

Murs blancs

Les vieilles, vieilles maisons au moment de la sieste,
les vieilles, vieilles bonnes gens qui somnolent paisibles
en appuyant la tête au dossier de la chaise...

Le chat gris sommeille au creux du tablier,
toute la maisonnée songe et rêve des vieux jours,
la grande horloge de chêne balance son poids, tout doux...

Les murs de la pièce sont blancs et le soleil d'août
tremblote, un brin effarouché, puis reparaît,
tamisé par le fin store et se répand en douce.

La maison dort, peut-être en attendant
quelqu'un parti au loin... dont on garde en un tiroir
un vieux portrait jauni qui fait pleurer la mère.

Les vieux font la sieste; dans les blés, on moissonne.
Mais ici s'est glissé un parfum de buis qui s'effeuille
à la page du paroissien que le doigt presse et froisse.

Et les meubles sont luisants sous le soleil oblique,
polis par tant de mains, comme choyés de caresses,
et c'est le bonheur-du-jour, l'encoignure et le dressoir.

Trois heures sonnent; la maison commence à s'agiter...
la bouilloire chantonne sur le poêle; bientôt, l'heure du café!

(Rameaux d'avril).

Dréves

Lès longuès dréves dè coûrète et d' maronîs
Dins lès domènes ancyins dèstcheûs
Què lès-ôrtîyes crèch'neut dins lès plates-bindes
Èt qu'i d'mère in dômèstique à blanke tièsse, djârdinî
Qui n' sét d'è vûdi tout seû.

Lès vîs monseûs sont môrts èv'là bin dès-ans,
Pwî l' djonne mwésse è-st-avoye pou l'Amèrique.
Èl notére n'a seû vinde èl propriyèté.
Batisse qui coûrt su lès nonante sârkèle in parc
Èt i r'sondje à lès rôses qu'i coudeut t't-au matin
Pou Madame èl chat'lène qu'ît si djintîye, à c' tins-là.

(Revue *El chariguète*, avril 1938.)

*Drèves**

Les longues drèves de sorbiers et de marronniers
dans les vieux domaines déchus
où les orties poussent dans les parterres,
et il ne demeure qu'un domestique à cheveux blancs, jardinier
qui ne peut suffire à lui seul.

Les anciens maîtres sont morts voilà bien des années,
puis le jeune héritier est parti en Amérique.
Le notaire n'a pu vendre le domaine.
Baptiste, qui va sur les quatre-vingt-dix, sarcle un parc de fleurs
et il repense aux roses qu'il cueillait à l'aube
pour madame la châtelaine qui était si douce, en ce temps-là.

(*) *Allées bordées d'arbres.*

Au soya dès leups

(Extraits suivis)

I

Hô, mès sondjes, (v. 49-87)
Hô, lès bârbûjes cavolant dins l' bîje...
Inocint, vos l' savèz bin pourtant,
Dèspû qu'an vous l'èfant èst môrt,
Lès payis dè d' lauvau
Ont tèrtous clô leûs bâyes !

Més Vous, què dj' n'é co jamwés vu, dj' Vos-é r'coneû,
Rin qu'à vo-n-ér,
A vo n-ér pitète maubèlér,
Rin qu'au vif dè vos-îs.
Vos mindjîz vo crochon d' pwin pa d'zous l' plouve
Èt ç'ît co dandjèreûs dou pwin d'agace,
Vos-avîz ène ér dè niût,
Dè niût dins lès bos,
Dè niût dins lès cayutes d'ourètes,
Èyèt l' soya dès leups clérieut dins vos-îs.

D'aucuns s'ont ravèyi, par niût,
Pou choûter, dins l' fond d'yeûs' minmes,
Èl bo sauvâdje ûler come in grand vint dins lès futéyes,
Crinner lès-oupètes dès vîs-ârbes
Èt chuch'loter lès pî-sintes èscavéyes.
D'aucuns s'ont ravèyi, sintant
Leû keûr ès' dèscoubate,
Sintant leû stomac' péyî dès grantès fwins qu'on n' rassasîye nin,

Au soleil des loups

Ho! mes rêves,
brins de paille voletant dans la bise...
Naïf que vous êtes, vous le savez pourtant,
depuis qu'en vous l'enfant est mort,
les pays de là-bas
ont tous fermé leurs portes!

Mais Vous, jamais vu encore, je Vous ai reconnu,
rien qu'à votre air,
à votre air qu'on dirait farouche,
rien qu'à la flamme de vos yeux.
Vous mangiez votre quignon de pain sous la pluie
et c'était encore sans doute du pain séché,
Vous aviez un air de nuit,
de nuit dans les bois,
de nuit dans les huttes de fascines,
et le soleil des loups brillait dans vos yeux.

Certains se sont réveillés, la nuit,
pour écouter au fond d'eux-mêmes
le bois sauvage gémir comme un grand vent dans les futaies,
crisser les cimes des vieux arbres
et chuchoter les sentiers creux.
Certains se sont réveillés, sentant
leur cœur se débattre,
sentant leur ventre hurler de grandes faims qu'on ne rassasie pas,

Sintant dès pias môtes ès' dèsclaper,
Leû viande à vif, come ène mwin apéye pau feu.
Aveûles, il ont stî satchis dèwôrs dè leû r'cwè.

Vos-avîz èn-ér dè niût,
Dè niût dins lès bos,
Dès foûch'nins d' flotchêres dins vos tch'feûs
Èt dès boukèts d' fènasses dins lès lacètes dè vos solés.
Vo casaque dè vloûr sint'ra lès foûyes tcheûtes,
L'èscôce, èl têre crûwe,
Quand Vos rintèrrèz vos-achîr dèzous l' lampe,
Vos-îs d' niût picotant...
D'lé l' plat'néye dè canadas, vos r'chèn'rèz tous l's-autes,

Pourtant dèspéryi pus qu'in bribeû trop fiêr,
Leup dins n-in payis qui n'in cause pus
Qu'an contant 'ne fauve au culot.

Vos-astîz l'ome qui brokeut dès tins r'culès, (v. 118-155)
L'ome dè d' lauvau, dè d' bin lon,
L'ome dè toudi.

L'ome!

...I saveut fé tchére l'ârbe ayuç' qu'i v'leut,
Au fuzik, adjonde à l' vole in moukèt,
Su l'urêye, i coudeut lès-ièbes à maladîyes,
Sès-îs conèchint lès r'mârques èn-ér
Èt dins lès bièsses,
Èt lès cautes à wârder dins l' grand djeu,
Lès cènes à taper, lès-atout' èt lès chitos.
Tous lès djins, quand Li lès r'wéteut,
Djibotint, gugusses sans yèsse dèguîsès!
L'awous' ît près', il apiceut s' pikèt...
Gugusses, boufons d' cârnaval, d'vant vos-îs afilants,
Lès djins parètint tout rastrindus,
Tout stritchots maugrè lès câréyès spales dè leûs bias costumes,
Tout vûdes èt tout faus,
Èt pus' qu'i fyint d' leû yan', pus qu' leû tâye d'ome
Rap'titicheut...

sentant, sous la peau morte qui se détache,
leur chair à vif comme une main happée par le feu.
Aveugles, ils ont été rejetés hors de leur abri.

Vous aviez un air de nuit,
de nuit dans les bois,
des brins de fougères à vos cheveux
et des brindilles de foin dans les lacets de vos souliers.
Votre veste de velours sentira les feuilles mortes,
l'écorce, la terre crue,
quand vous rentrerez vous asseoir sous la lampe,
vos yeux de nuit picotants...
Auprès d'une terrine de pommes de terre, vous ressemblerez à tous
les autres,
pourtant déguenillé plus qu'un mendiant trop fier,
loup dans un pays qui n'en parle plus
que dans les histoires contées au coin du feu.

Vous étiez l'homme qui jaillissait des temps reculés,
l'homme de là-bas, l'homme de bien loin,
l'homme de toujours.

L'homme!

... Il savait faire tomber l'arbre où il voulait;
atteindre au fusil l'épervier en plein vol
sur la colline, il cueillait les herbes guérisseuses;
ses yeux connaissaient les signes dans l'air
et dans les bêtes,
et les cartes à garder dans le grand jeu,
celles à jouer, les atouts, les moins bonnes.
Tous, quand Lui les regardait,
gigotaient, clowns sans grimage!
La moisson était mûre, il empoignait la sape...
Clowns, bouffons de carnaval, devant vos yeux effilés,
les gens paraissaient tout amoindris,
tout fragiles malgré les épaules carrées de leurs beaux costumes,
tout vides et tout faux,
et plus ils se rengorgeaient, plus leur taille d'homme
se rapetissait...

Mi, dj'é vu — èt tant d's-autes què mi l'ont vu
S'il avint co dès-îs pou r'wétî —
Dj'é vu dès-omes (èt mi ètou dj'î dins l' moncha),
Dès-omes qui scafotint l' têre,
Qui grawint dins têre, qui agnint dins têre,
Quand, dins l' cièl, i n' passeut pus qu' dès nuwéyes
Dè bourdons d'aci qui chîlint au ré d' nos tièsses,
Èt lès-omes què nos-avins stî n'astint pus
Qu' dès viêrs quand l' loucèt dou fouyeû mouche dins têre.

La Lys ! lès-awènes fronch'neut au vint dou Sud,
Lès tchamps d' lin,
Èl soya d' mé... èn'don, mès camarâdes,
Què ç'ît vrémint bièsse dè s' fé tuwer pa dou si bia tins !
Lès près câsimint bons à fautchî,
Més si on intindeut come dès mârtias su l'aglèmia,
Ç'ît lès mitrayeûses...
Lès mitrayeûses qui cruwôdint pa-t'-avau no djonnèsse,
Qui cruwôdint...

POU STIÈRNI !

Dèl blè, dou pwin, dou sang, dès-omes, (v. 172-193)
Èl vin co surèt d' no djonnèsse,
Tout ç' qu'èl Christ aveut creû digne dèl pus waute ofrande,
Dèl blè, dou pwin, dou vin, dou sang, dès-omes,
Tout ç' què nos mames avint t'nu si précieûs'mint dins leûs mwins,
Lès déréyes dèl vîye...
tapéyes pou lès pourchas,
Pou lès puwants, gros-èt cras qui skèt'neut,
Pou lès bièsses à bètch crotchu,
Pou lès pates à grâwes,
Lès pus saintès déréyes dèl têre,
Yôrdîyes, ravaléyes, aflachîyes pa d'vant l' via d'ôr,
Au pîd dou bon-dieu-à-liârds,
Èl vré bon-dieu què yeûs' ador'neut dins l' fin fond,
Pa-drî leûs-uch dè tchinne èt lès vèrias,
Pa-drî leûs lwès, leûs conv'nances èt leûs jandarmes.
Hô, mès camarâdes, vous tèrtous !

Moi j'ai vu — et tant d'autres que moi l'ont vu
s'ils avaient encore des yeux pour regarder —
j'ai vu des hommes (et moi aussi, j'étais dans le tas)
des hommes qui raclaient la terre,
qui grattaient la terre, qui mordaient la terre,
quand, dans le ciel, il ne passait plus que des nuages
de frelons d'acier qui sifflaient au-dessus de nos têtes,
et les hommes que nous avions été n'étaient plus
que des vers quand la bêche du jardinier s'enfonce en terre.

La Lys! les avoines ondulent au vent du Sud,
les champs de lin,
le soleil de mai... hein, mes camarades,
que c'était vraiment bête de se faire tuer par un si beau temps!
Les prés quasiment bons à faucher,
mais si on entendait comme des marteaux sur l'enclume,
c'étaient les mitrailleuses,
les mitrailleuses qui sarclaient à travers notre jeunesse,
qui sarclaient...
POUR ASSURER LA LITIÈRE!

Du blé, du pain, du sang, des hommes,
le vin encore suret de notre jeunesse,
tout ce que le Christ avait cru digne de la plus haute offrande,
du blé, du pain, du vin, du sang, des hommes,
tout cela que nos mères avaient tenu si précieusement dans leurs [mains,
les denrées de la vie...
jetées aux pourceaux,
aux puants, repus au point d'éclater,
aux bêtes à bec crochu,
aux pattes crochues,
les plus saintes denrées de la terre,
salies, prostituées, courbées devant le veau d'or,
au pied du bon-dieu-à-liards,
la vraie idole qu'ils adorent, eux, dans leur cœur,
derrière les portes de chêne et les verrous,
derrière leurs lois, leurs convenances et leurs gendarmes.
Ho! mes camarades, vous tous!

Dès-anêyes èt co dès-anéyes dè crèchance
A s' rascwati pa d'zous lès tchauds èt doûs pènas,
Dès-anéyes qu'on apèrdeut à lire lès stwèles
Dins no bia stwèlî paujêre,
Dès-anéyes qu'on apèrdeut à coude yeune pa yeune
Lès fleûrs dè nos vîs djârdins...

On d-a tant tuwè dès-omes, (v. 227-231)
Fuche à l' mitrayeûse, fuche dè pau mindjî,
Més on d-è tûwe tant d's-autes,
Tous lès djoûs, à r'lâye...
On lès tûwe pitète co mieus, pièt̀e co pus pou d' bon...

II

Il ît si djonne, l'èfant qui vûdeut, (v. 286-334)
Il ît si ritche avou s' manoye plin s' boûsse èt dins sès poches,
Il s'amûseut t't-au d' dèlon dèl voye à l' fê clicoter,
I routeut, subtîl èt résolu, clatchant sès talons su l' brîsè.

Au preumî boutike dèl voye, èl coumére a rî d' sès mastoques,
Au deûsiême, èl patron s'a tourmintè, criyant qu' lès pièces astint fausses,
Au trwèsiême, il a yeû ç' qu'il a comandè, il a payi sans qu'on mouftêye,
Més, skètant l' papî d' l'abalâdje, il a vu qu' c'ît toutès gagâyes :
Lès payètes dè dorure s'aclapint à sès dwèts...

Il a stî l' pauve, èl bribeû, li qu'aveut v'nu au monde dins 'ne bèrce d'ôr,

Il a stî l'aveûle, èl roûleû d' niût, li qu'aveut ouvri sès-îs à plin soya ;

Ès' pus grande ritchèsse asteûre, ç'asteut s' misére, ès' misére come ène èspène, mouchîye dins s' cœûr èt qu'i vint d' l'umeûr,
Què l' place s'afeuve.

des années et des années de croissance
à se blottir sous les ailes chaudes et douces,
des années où l'on apprenait à lire les étoiles
dans notre beau ciel paisible,
des années où l'on apprenait à cueillir une par une
les fleurs de nos vieux jardins...

On en a tant tué des hommes,
soit à la mitrailleuse, soit par la faim,
mais on en tue tant d'autres
tous les jours, à foison...
On les tue peut-être encore mieux, encore plus pour tout de bon...

II

Il était si jeune, l'enfant qui partait,
il était si riche avec sa monnaie plein sa bourse et ses poches,
il s'amusait tout au long du chemin à la faire sonnailler,
il marchait, souple et résolu, claquant des talons sur la route de pierres.
A la première boutique du chemin, la femme a ri de ses piécettes,
à la seconde, le patron s'est fâché, disant que les pièces étaient fausses,
à la troisième, il a eu ce qu'il a commandé, il a payé sans qu'on rechigne,
mais, déchirant l'emballage, il a vu que c'était toute camelote :
les paillettes de dorure se collaient à ses doigts...

Il a été le pauvre, le mendiant, lui qui était venu au monde dans un berceau d'or,
il a été l'aveugle, le rouleur de nuit, lui qui avait ouvert les yeux en plein soleil;
sa plus grande richesse maintenant, c'était sa misère, sa misère comme une épine, cachée dans son cœur et qui forme du pus,
qui enflamme la blessure,

Ès' misére qui s'afeuwe à l' sondj'rîye dès djoûs pièrdus, dès jwès zglidéyes qu'on v'leut rascoude,
Come dè l'eûwe dins sès mwins crwèj'léyes,
A l' sondj'rîye dès pwènes arokéyes avièr-ci, avièr-là, dès grands payis ad'vinès,
Pauve keûr si coche
Èt qui s'afeuwe
Dès djoûs, dès pwènes èt dès jwès qu'on n' coudra nin,
Èt dès têres, arî dèl nowe, qu'on n' wéra nin,
Dè tout ç' què chaque minute à viker nos fét r'noncî !
S' pus grande ritchèsse ît s'èspène,
Ès' misére qu'i spèpieut
Come in tchat r'lètche ène poke à s' pate.
Més s' misére minme, ès' dérène grandeû,
L'èfant, qu'aveut rinscontrè l' monde, l'a pièrdu,
In djoû, in djoû dins tous l's-autes ;
I s'a lyi al'ver à l' bètchîye,
Il a pris l' gout dès pèpions,
Ès' gayole a raclô l' monde...
Pidjon monsau qui s'a fét pidjon d' pîd,
Il a roubliyi l' maraude su lès steûles,
I n' sint'ra pus l' vint dè d'sus lès campagnes
Li r'fronchî sès plomions èt cakyî doûc'mint
S' goyî come avou in fèstu d'awène...

Hô, mès camarâdes, vous tèrtous,
Èn'do qu'on d-a tant tuwè dès djonnias, dès-omes,
Fuche dè pau mindjî, fuche à l' mitrayeûse,
Més on d-è tûwe tant d's-autes, tous lès djoûs, à r'lâye...

(Éditions des *Cahiers wallons*, Namur, 1947.)

sa misère qui s'enflamme au souvenir des jours perdus, des joies envolées qu'on voulait recueillir,
comme de l'eau dans ses mains jointes,
au souvenir des peines accrochées de-ci de-là, des grands pays devinés,
pauvre cœur si sensible
et qui s'enflamme
des jours, des peines et des joies qu'on ne cueillera pas,
et des terres, loin de la nôtre, qu'on ne verra pas,
de tout ce que chaque minute à vivre nous oblige à laisser!
Sa plus grande richesse, c'était son épine,
sa misère qu'il rongeait
comme un chat lèche une blessure à sa patte.
Mais sa misère même, sa dernière grandeur,
l'enfant, qui avait rencontré le monde, l'a perdue,
un jour, un jour parmi tant d'autres;
il s'est laissé élever à la becquée,
il a pris le goût des petites nourritures,
sa cage a enfermé le monde...
Ramier qui s'est fait pigeon de cour,
il a oublié la maraude sur les éteules,
il ne sentira plus le vent des campagnes
lui froncer les plumes et lui chatouiller doucement
la gorge, comme avec un fétu d'avoine...

Ho! mes camarades, vous tous,
n'est-ce pas qu'on en a tant tué, des jeunes gars et des hommes,
soit par la faim, soit à la mitrailleuse,
mais on en tue tant d'autres, tous les jours, à foison...

Dies irae

Ç'asteut èn-ome qu'on mak'sôdeut,
Èt qui brèyeut èt qui criyeut,
Timpe au matin èt tins d' douze eûres,
Èt qui oupeut èt qui uqueut
Co toudi à mègnût-mègn'z-eûres.

Mês gn'aveut, dins lès djins,
Lès mourzouks qui rûtyint,
Lès blèfauds qui tat'lint,
Lès pèk'teûs qui tûtint
Èt lès losses qui djipint,
Qu'i n'asteut co nule eûre
Dèqu'à mègnût-mègn'z-eûres.

Èn-ome qu'on aflacheut,
Ç'asteut 'ne bouche qui sanneut,
Ène viye chaurdéye bouche qui grigneut
Ène grande fayéye trape qui r'beûleut,
Ène pauve bouche qui brèyeut.

Lès bounes-âmes, pou n' pus yèsse alanmîyes,
L'aurint vol'tî stoupè avou d' l'ârzîye :
Si vos savîz, l'ome qu'on tûwe, come i crîye !

Mês ça n'a nin stî rèquis.
Què l' bon Dieu fuch èrmèrcyi :
L'ome a fini pa stoufi.

(*Poques èt djârnons*, Charleroi, Éditions du Bourdon, 1957.)

Dies irae

C'était un homme qu'on massacrait
et qui pleurait et qui criait,
tôt le matin et à la pause de midi,
et qui hélait et qui appelait,
encore toujours *à mi-heures-minuit.*

Mais, dans la foule, il y avait
les grincheux qui grommelaient,
les bavards qui péroraient,
les ivrognes qui trinquaient,
les libertins qui bouffonnaient,
de l'aube à peine levée
jusqu'*à mi-heures-minuit.*

Un homme qu'on abattait,
ça faisait une bouche tout en sang,
une vieille bouche fendue qui grimaçait,
un affreux trou béant qui gueulait,
une pauvre bouche tout en larmes.

Les bonnes âmes, pour avoir la paix,
l'auraient bien fermée avec de l'argile :
si vous saviez, l'homme qu'on tue, comme il crie!

Mais ce n'a pas été la peine.
Que le bon Dieu soit remercié :
l'homme a fini par étouffer.

(Plaies et Germes.)

« Dieu a besoin des hommes »

Nos ratchons, pa t't-avau S' visâdje,
Li ont chèrvu à prèsti l' pausse
Qui n' finira nin d'èrvèni
Dins l' mê, grande assèz pou rascoude,
Sins brichôder, les pwènes d'in monde.

Tout l' sang dou pus blanc bèdo d' Pâques,
Tout l' vin dèl pus spèlîye dès vignes
Qui courra toudi dou prèsswè
Ont dandji, pou rimpli l' câlice,
Dè no goute d'eûwe qui sint l' marache.

(Ibid.)

« *Dieu a besoin des hommes* »

Nos crachats, à travers Son visage,
Lui ont servi à pétrir la pâte
qui n'arrêtera pas de lever
dans la table-maie, assez grande pour contenir,
sans qu'elle déborde, les souffrances d'un monde.

Tout le sang de l'agneau le plus blanc de Pâques,
tout le vin de la vigne élue entre toutes
qui s'écoulera sans cesse du pressoir
ont besoin, pour remplir le calice,
de notre goutte d'eau qui sent le bourbier.

Gabrielle Bernard

née à Moustier-sur-Sambre en 1893

Filés d' l'Avièrje

Quand octôbe èrunit lès bwès,
On lès wèt tinquî leûs-èchèts
Come one blanke sôye, d'one aye à l'aute.

Lès matinéyes ni sont wêre tchaudes,
Il a rèlé su lès pachis.

Filés d' l'Avièrje au bôrd dès ris
Ouç' qui l' rosêye èfile sès pièles...

L'uvièr s'anonce, li bîje sofèle.

Filés d' l'Avièrje pa tos costés,
Est-ce li blanc doû do clér èsté,
Tèchî pa lès dwèts dès macrales,
Su lès rouwaus, su lès rouwales?

Filés d' l'Avièrje avau lès tch'mins ;
On sondje à dès frèds lèd'dimwins ;
Lès cinses ont rintré leûs dinréyes.

Filés d' l'Avièrje su lès-uréyes...

Filés d' l'Avièrje su lès bouchons,
Blanc doû frum'jyant dèl bèle saison,
Tronnant su lès fouyes dèdjà cûtes...

Filés d' l'Avièrje à mès timplis...
A qwè bon lès gurgnîs rimplis,
Quand on sint s' coeûr èt sès brès vûdes?

(*Poèmes choisis de G. B.*, Liège, Éditions de *La Vie wallonne*, 1938.)

Fils de la Vierge

Quand octobre rouille les bois,
on les voit tendre leurs écheveaux
comme une soie blanche, d'une haie à l'autre.

Les matinées deviennent fraîches,
il a gelé blanc sur les pâtis.

Fils de la Vierge au bord des rus
où la rosée enfile ses perles...

L'hiver s'annonce, la bise souffle.

Fils de la Vierge de tous côtés,
est-ce le deuil blanc du clair été,
tissé par les doigts des sorcières,
sur les ruisseaux, sur les venelles?

Fils de la Vierge par les chemins;
on songe à de froids lendemains;
les fermes ont rentré leurs récoltes.

Fils de la Vierge sur les talus...

Fils de la Vierge sur les buissons,
deuil blanc et frissonnant de la belle saison,
qui tremble aux feuilles déjà sèches...

Fils de la Vierge à mes tempes...
A quoi bon les greniers remplis,
devant un cœur et des bras vides?

Henri Collette

né à Malmedy en 1905

Lu bwas d' sapins

Rimplie dol bone odeûr dès champignons mouhis,
Lu sapiniére su drèsse so l' crèstê d'one haute rotche.
Lu catchie vicârèye do bisteû qui s'i lodje
Dumeûr'rè dès bordjeûs mèc'nohoue po todi.

C'èst voci qu' lès tchèvroûs, stindous s' on tinre tapis,
Lètchèt dol nut' leû djône, qui craint tot çou qui bodje,
Seûche-t-i quu l' singlin fôye du s' grognon o l' tère rodje
Ou qu' lès houlètes qwitèt come dès spires leûs hauts nids.

È m' tchambe pind on tâvlê qui r'présinte one vète île,
Wice qu'i s' drèsse on tempe grèc fwart simpe mais plin du stîle,
Qui sorit come Joconde vès l' cî porfond'mint bleû.

Si fine quu seûhe l'îmâdje, i n' fât nin qu'on s'ètone :
On bê djoûr dju l'a pris, — quu l' bèle Grêce mu l' pardone —
Èt dj' l'a r'pindou toûrnée avou l' nez so l' pareû.

(*Ploumes du Co*, Liège, Georges Thone, 1934.)

Le bois de sapins

Remplie de l'arôme des champignons moisis,
la sapinière se dresse à la cime d'un roc.
La secrète existence des bêtes qui s'y logent
restera pour toujours ignorée du bourgeois.

Ici, les chevreuils, couchés sur un tapis moelleux,
la nuit, lèchent leur jeune qu'effraie tout ce qui bouge,
soit que le sanglier creuse de son groin la terre rouge
ou que les hulottes comme des spectres quittent leur gîte élevé.

Dans ma chambre est un tableau qui représente une île verte
où s'élève un temple grec tout simple, mais plein de style,
qui sourit comme la Joconde au ciel profond et bleu.

Si fine que soit l'image, ne soyez pas surpris :
un beau jour, je l'ai prise — que la Grèce me pardonne! —
et je l'ai retournée, la face contre le mur.

(Plumes de coq.)

Nèni

Assis d'zos l' crucifis, dju sin v'ni l' pâye è m' coûr
D'ôre clap'ter lès sabots so l' pavée dol cuhène
Èt d' houmer ciste odeûr mèlée d' crême èt d'ansène
Qui sofèle à goûrdjons foû dol câve èt dol coûr.

Tins quu l' cinsî raisone so l'aparance do foûre,
Su fèye, bastie d' rodje lârd, vèyant ruv'ni l' wasène,
Mèt l' coquemâr djus do feû, po-z-aler al wihène :
On s' pôreût bin doter qu'èle vont djâser d'amoûr !

Dju vins d'azès tropiques : lu viyèdje, c'èst l' frisse ombe.
Dju m' plaireû bin volà..., s'i n'i f'sahe nin si sombe
Et su leûs-idèyâl crèhahe pu haut qu' leû r'gon.

Mais leû vèye èst si pâle quu leûs tchifes sont ros'lantes ;
Nèni, dju coûr èvôye : i vikèt comme dès plantes...
Vîve lu payis dès palmes, mâgré lès scorpiyons !

(Ibid.)

Non

Assis sous le crucifix, je sens venir la paix en moi
à entendre le bruit des sabots sur le dallage de la cuisine
et à respirer cet odorant mélange de laitage et de fumier
qui s'exhale par bouffées de la cave et de la cour.

Pendant que le fermier pérore sur l'apparence des foins,
sa fille, rougeaude bien en lard, voyant rentrer la voisine,
retire la cafetière du feu pour aller à la causette :
on se douterait bien qu'elles vont parler de leurs amours!

Je reviens des tropiques : le village, c'est l'ombre fraîche.
Je me plairais ici... s'il y faisait moins sombre
et si leur idéal montait plus haut que leur seigle.

Mais leur vie est terne autant que leurs joues sont vermeilles;
non, je m'enfuis : ils végètent comme des plantes...
Vive le pays des palmes, malgré les scorpions!

Dionysos*

Dj'a quâsî stu saisi tot rintrant o l' mâhon.
« Mon Diu, wice as-s' sutu? » m' criye-t-on foû dol cuhène;
Tot m'loukant o mureû, dju veû m' nez qu'èst tot djène
D'aveûr timpèsse odé azès fleûrs du minon.

Èn-one pougne, dju rapwate on gros halé bordon
Èt d'vins l'aute, mu tchapê covri d' foyes du trimblène...
Sins dîre quu, tot frohant, dj'a c'bwaryî tote su pène;
A m' costume du dîmègne, dj'a pièrdou on boton.

Flip-flap! Il èsplanich! C'èst l' Prêtins qu'èsprind s' pipe!
Tot foumant i sofèle dès noûlées d' gros calibe
Foû do bwas vèrdihant, wice qu'èsteût èssèlvi.

Asteûre dju sins quu m' cwar vât pus' qu'one bèle moussore.
Mu vèye è-st-one hah'lèye, mu song èst plin d' lèvore,
Èt, come on pèlican, dju m' vôreû adrovi.

(Ibid.)

(*) *Dieu du renouveau printanier — et de l'ivresse* (note de l'auteur).

Dionysos

J'ai failli avoir peur en pénétrant chez moi.
« Mon Dieu, d'où viens-tu donc? » me crie-t-on de la cuisine;
en face du miroir, je vois mon nez jauni
d'avoir abondamment pris l'odeur des chatons.

D'une main, je rapporte un gros bâton noueux
et de l'autre, mon chapeau enrubanné de trèfle...
sans compter qu'aux buissons, les bords se sont froissés;
à mon habit du dimanche, j'ai perdu un bouton.

Un éclair de chaleur! Le Printemps qui allume sa bouffarde!
En fumant il souffle d'épais nuages de buée
hors du bois verdissant où il était enseveli.

Mon corps vaut désormais plus qu'un riche vêtement;
ma vie est un éclat de joie; mon sang est en fermentation,
et, comme un pélican, je voudrais m'éventrer.

Marc De Burges

né à Gozée (Thuin) en 1922

L'èfant

L'èfant apice èl djoû dins s' mwin
Èt s'adôboûse èl visâdje dè s' leumière.
I prind 'ne rayîe dè solia
Èt l'èstitche tout boulant dins s' n-î.
Aveu s' n-ongue, i grate èl roudje royon d' l'ârdjè
Èt l'èstind lèdjèr'mint su sès machèles.
L'èfant mèchone dès filès d'aragnîye
Èt i s' fait 'ne tchèv'lure d'ârdjint.
I ramasse deûs goutes dè roûséye
Èt i pind 'ne pièle à chaque dè sès-orèyes.
Après, i ratind qu'èl nût tchèye...
L'èfant vole èl trinnéye d'ène èstwèle à keûwe
Èt i l' candje an colié.
Il-agne dins l' leune
Èt sès dints r'lûj'neut come dè l'oûr.
I scrote dès p'tits boukèts d'èstwèle
Èt i s'agrindje su s' tièsse ène courone dè rwè.
Adon, l'èfant d'vént in-ome.
Èyèt l'ome veut tout l' solèy,
Toutes lès stwèles,
Toute èl leune,
Tout l' djoû,
Tous l's-ârdjès
Èt, t't-aussi râde, i more...

(*Tibigôtî*, s.l.n.d. [1959].)

L'enfant

L'enfant saisit le jour dans sa main
et en répand la lumière sur son visage.
Il prend un rayon de soleil
et le pique tout vif dans son œil.
De son doigt, il efface le rouge de l'arc-en-ciel
pour l'étendre légèrement sur ses joues.
L'enfant va glaner des fils de la Vierge
et s'en fait une chevelure argentée.
Il recueille deux gouttes de rosée,
une perle pour chaque oreille.
Puis, il attend que la nuit tombe...
L'enfant vole la queue d'une comète
et la change en collier.
Il mord dans la lune
et ses dents brillent comme de l'or.
Il dérobe de menues parcelles d'étoiles
qu'il dispose sur sa tête en couronne de roi.
Alors, l'enfant devient un homme.
Et l'homme veut tout le soleil,
toutes les étoiles,
toute la lune,
tout le jour,
tous les arcs-en-ciel,
et, du coup, il meurt...

(Tout-venant.)

Franz Dewandelaer

né à Nivelles en 1909, mort à Bruges en 1952

L'Aveûle

I

Avè s' chabraque tout rassârci,
Avè s' cote qui n'èst pus qu'in pli,
Èle va, in taustant là yèt ci,
Dins l' pieufe qui r'late, dins l' vint qui rit,
— Qui brêt, qui miâwe, qui tchante, qui r'beûle, —
L'aveûle...

Èl pieufe coupe come in tchamp d'èsteûle...

Sès solés sont mwins' cûr què trôs ;
Sès tchaussètes, cè c' n'èst pus qu' dè l'iau ;
Sès pîds, c'est dèl glace qui s' poûrmène...
Èle crombit s' dos come ène voûssure,
Ès' bras yèt s' baston conte èl mur
Taustont inchène...

Èl pieufe qui trawe come claus d'aci
Dèskind toudi, toudi, toudi,
Pa longuès lignes yèt pa fins plis.

L'aveûle soune, èrsoune, buche, rabuche...
Èle nè soune qu'à dès-uch dè bo,
Pace què, dins m' quârtiè, lès mêzos
Ont dès trop, bî trop lârdjès-uch...

Ès' châle su s' tièsse, come ène capuche,
L'aveûle s'è va... S' baston rambuche,
Quand s' main n' troufe nî d' qwè fé souner.

L'Aveugle

I

Avec son châle tout ravaudé,
sa jupe qui ne fait qu'un seul pli,
elle va, tâtant par-ci, tâtant par-là,
dans la pluie qui cingle, dans le vent qui rit,
— qui pleure, qui miaule, qui chante, qui beugle —
l'aveugle...

La pluie coupe comme une éteule.

Ses souliers sont moins cuir que trous;
ses bas ne sont plus que de l'eau;
ses pieds, c'est de la glace en marche...
Elle courbe le dos comme une voussure,
son bras et son bâton contre le mur
tâtent ensemble...

La pluie qui perce comme clous d'acier
descend toujours, toujours, toujours,
par longues lignes, par plis serrés.

L'aveugle sonne, resonne, frappe, refrappe...
Elle ne sonne qu'à des portes de bois,
parce que, dans mon quartier, les maisons
ont de trop, bien trop larges portes...

Son châle sur la tête, comme une capuche,
l'aveugle s'en va... Son bâton heurte,
quand sa main ne sait où sonner.

A l' dikè-daye, dins l' pieufe qui tchét,
O soune les clokes à l' grande èglîje ;
Il-a deûs souneûs, i d-a dîj
A l' tourète qui s'èstampe, toute grîje,
Dins in quârtiè d' priyeûs pansus.

L' kèrtin d' l'aveûle èst tout bossu.
Èle vind du pwèfe, dès-amuscâdes,
Du lusse, du filé, dès sukâdes,
Yèt sès-îs moûrts dins s' coûrps malâde
Brèyont l'iau qui spritche du stwèlî.

Èle buche à l' mézo d'in bouchî,
Mais l' bouchî è-st-èvoye à mèsse...

L'uch d'in minîr èl wète su crèsse,
Paçe què l' mésse padière yèle s'aprèsse
A d-aler dîre çu qu'i n' pinse nî...

L'aveûle va, dins l' nût dè sès-îs.

« S'èle passe par ci, bî seûr què m' pangn
Va d'avwè 'ne miyète à sès rangn... »

Dins l'iau qui n'èl frêchirout pus,
Èle va toudi, toute crombe ; èle chût
L' tchèmin qui chût lès mézos trisses...

Èl pieufe lèche tchêre dès tch'feûs d'ârtisse
Qui f'sont dès croles dins lès flaches d'iau.

Èl trotwêr n'èst pus qu'in frèchau,
Èl pavéye a 'ne payasse d'iau crasse,
Dins l' royon, l' bèrdouye qui s'atasse
Fét dès-astontches sans l' fé insprès.

... « S'èle passe par ci, s'èle passe pus près,
Djè l' f'rai rintrer s' sètchi 'ne miyète... »

A toute volée, dans la pluie qui tombe,
on sonne les cloches à la collégiale;
il y a deux sonneurs, il y en a dix,
à la tourelle qui s'élève, toute grise
dans un quartier de dévots pansus.

Le panier de l'aveugle est tout bosselé.
Elle vend du poivre, des noix muscades,
du cirage, du fil, des sucreries,
et ses yeux morts dans son corps souffrant
pleurent l'eau qui jaillit du ciel.

Elle frappe au logis d'un boucher,
mais le boucher est à la messe...

L'huis d'un richard la fixe de travers,
parce que, derrière elle, le maître fait ses apprêts
pour aller dire ce qu'il ne pense pas...

L'aveugle va, dans la nuit de ses yeux.

« Si elle passe par ici, sûr que mon pain
va écoper de quelques tranches. »

Dans l'eau qui ne pourrait plus la tremper,
elle va toujours, courbée; elle suit
le chemin qui suit les maisons tristes...

La pluie descend en longs cheveux fins
qui font des boucles dans les flaques d'eau.

Le trottoir n'est plus qu'un bourbier,
le pavé a une couche d'eau grasse,
dans le ruisseau, la saleté qui s'entasse
forme des barrages sans le faire exprès.

... « Si elle passe par ici, si elle passe plus près,
je la ferai entrer pour qu'elle se sèche un peu... »

Èl pieufe tchêt tout-à s' colibète.
Èl pieufe qui trawe come claus d'aci
Dèskind toudi, toudi, toudi,
Pa longuès lignes yèt pa fins plis...

Anh... là 'ne mézo qui droufe ès' trape :
Ène tièsse vît, s'inva... L'uch s'èrclape
Come in cu d' pouye qui vît d' fé s'n-ieu.

... « S'èle vît par ci, dj'é du cafœ,
Dj'é dès târtines avè du bûre... »

Èle va... Qué tch' min va-t-èle co sûre?
Èl tchèmin d'au long dès mézos,
Dès mézos qu'ont dès-uch dè bo,
Dès mézos qu'ont dès lârdjès-uch...

... « S'èle vît douci, c' t-à peine s'èle buche :
M'n-uch qui n'èst faite què pou rintrer
Sâra t't-au lârdje yèt d' lî dirai :
« Douci, n'a poun d' Mossieu : c' t-in-n-ome.
« I n'a nî grands liârds, mais... Godome! »

Djè lî dîrai Djan-rî-du-tout.
Èm' main lî dîra : « Wé... V'là tout! »
Mès-îs, m' cœur èl dîront ètou,
Yèt sès dints sâront bî fé l' rèsse...

Èl pieufe, c'èst dès longuès-érèsses
Qui s'èspotchont d'sus lès cayaus.

Yèle va comme in rèmous dins l'iau,
Tout-in taustant d'in n-uch à l'aute.

Mais n'a rî à fé : lès-apôtes
Sont dins l'èglîje, bî clére, bî tchaude,
Leûs-îs sont sètch, leûs lèpes riyaudes,
Is-ont fét leû d'vwêr yèt pus qu' ça :
Is-ont mis cîq francs dins l' platia!

La pluie tombe tout à son aise.
La pluie qui perce comme clous d'acier
descend toujours, toujours, toujours,
par longues lignes, par plis serrés...

Ah! une maison qui s'ouvre!
Une tête se montre, s'en va... L'huis se referme
comme un cul de poule qui vient de pondre.

... « Si elle vient par ici, j'ai du café,
j'ai des tartines avec du beurre... »

Elle va... Quel chemin va-t-elle suivre encore?
Le chemin au long des maisons,
des maisons aux portes de bois,
des maisons aux larges portes...

... « Si elle vient ici, à peine heurtera-t-elle :
ma porte qui n'est faite que pour entrer
sera ouverte et je lui dirai :
« Ici, point de Monsieur : c'est un homme.
Il n'a guère de gros sous, mais... *Godome!*

Je lui dirai *Jean-rien-du-tout.*
Ma main lui dira : « Oui, voilà tout! »
Mes yeux, mon cœur le diront aussi,
et ses dents feront bien le reste...

La pluie, c'est de longues arêtes
qui se brisent sur les pierres.

Et elle va comme un remous dans l'eau,
en tâtonnant d'une porte à l'autre.

Mais rien à faire : les apôtres
sont dans l'église bien claire, bien chaude,
leurs yeux sont secs, leurs lèvres sourient,
ils ont fait leur devoir et bien plus :
ils ont mis cinq francs à la quête!

... « S'èle vît par ci putout qu' par là,
Dj'arai co bî sakants cèrîjes ;
D' f'rai l' bârbe à lès pilés d'èglîje,
Yèt ç' feume-là qui d'a vu tant d' grîjes
Sâra binaiche in p'tit moumint...

« Djè li satch'rai s' baston d' sès mains,
Es' kèrtin s'achîra d'sus têre,
Yèt djè l' pèrdrai pau bras rad'mint,
Pou yèsse seûr qu'èle nè voye nî tchêre...

« Èl cafoe n' sara nî vièrsé
Qu'èlle âra djà r'couneu s' n-aleine
Yèt, come in tch'fau qui sint l'aveine
Èle frumûj'ra, rî qu' d'i pinser.

« Sès dwèts courront d'sus dès târtines,
Sès dints mach'ront l' pain frais r'mouyî ;
Èle pins'ra : « Djè dêne yèt djè r'cine ! »
Yèt d' lî dîrai : « Mindjîz, mindjîz ! »

« Èle mè racont'ra sès misêres
(Mais sans pièrde ène bouchéye pou ça)
Yèt sès-îs moûrts, come deûs-îs d' vêre
M'èrwêt'ront ci, quand d' sârai là...

« Djè lî dîrai : « Co 'ne jate, madame? »
Èlle èstindra s' main : « Non, mèrci. »
Èle mè dîra : « Vos stez 'ne boune âme :
I d-a wêre dèdins ç' coron-ci ! »

« Sès loques fumèy'ront d'lé l' fœ roudje,
Sès dwèts s'indîront viè l' tchaleur ;
Djè n' brérai nî, mès mès-îs roudjes
Dîront bî si d'd-é gros su m' cœur.

« Djè lî don'rai sakants boubounes,
Dj'ârai m' cœur plin d' larmes yèt d' rîrai :
C'èst près que yèle qu'âra sté boune
Dè m'avwèr fét fé çu qu' dj'é fét...

... « Si elle vient par ici plutôt que par là,
il me restera encore bien quelques cerises;
je ferai la barbe aux piliers d'église,
et cette femme qui en a tant vu de grises
sera heureuse pour un moment.

« Je lui retirerai son bâton,
son panier s'assoira par terre,
et je la tiendrai par le bras bien vite
pour être sûr qu'elle n'aille pas tomber...

« Le café ne sera pas versé
qu'elle aura déjà reconnu son arôme
et, comme le cheval qui sent l'avoine,
elle tressaillira rien qu'à l'idée.

« Ses doigts courront sur des tartines,
ses dents mâcheront le pain frais trempé;
elle pensera : « Je dîne et je goûte! »
et je lui dirai : « Mangez, mangez! »

« Elle me racontera ses misères
(mais sans pour cela perdre une bouchée)
et ses yeux morts comme deux yeux de verre
me regarderont ici, quand je serai là...

« Je lui dirai : « Encore une tasse, Madame? »
Elle étendra la main : « Non, merci. »
Elle me dira : « Vous êtes une bonne âme :
il n'y en a guère dans ce quartier-ci! »

« Ses vêtements fumeront près du feu rouge,
ses doigts iront vers la chaleur;
je ne pleurerai pas, mais mes yeux rouges
diront bien si j'ai gros cœur.

« Je lui donnerai quelques friandises,
j'aurai le cœur plein de larmes et je rirai :
c'est elle, presque, qui aura été bonne
de m'avoir fait faire ce que j'ai fait...

« Djè lî dîrai : « Salut, madame »,
quand l' pieufe djok'ra,
Yèt bî r'poûséye, èle s'indira
Cachî pus lon dès bounès-âmes.

« Yèt ça sâra co l' même rime-rame
tant qu'èle vik'ra. »

II

In ratindant, l' vint tchét pus fris',
Èl pieufe pièrd tous sès tch'feûs d'ârtisse
Qui f'sont dès croles dins lès flaches d'iau...

Yèt l'aveûle, yuç' qu'èlle èst? Lauvau?

« ... S'èle vît par ci, dj'ârai trop pau
Si d' dwè lî doner tout ç' què d' pinse,
Mais s'n-air jwèyeûs s'ra m'n-èrcompinse
Pou l' wêre què djè ll'ârai gâté. »
. . . . . .
Djè n' lî-z-ê jamais rî donê...

Èlle a r'passé,
Les pîds pa d'vant, dèdins 'ne civière,
A ç' què lès cyins qu'ont dès priyêres
Èls-invoyin't à leû Bon Dieu !
I n'avout co jamais tant pieu,
D'sus nos misêres...

(Èl pieufe qui trawe come claus d'aci
Dèskindout co, toudi, toudi,
Pa longuès lignes yèt pa fins plis
Dèssus no têre.)

« Je lui dirai : « Au revoir, Madame »,
quand la pluie cessera,
et bien reposée, elle s'en ira
chercher plus loin de bonnes âmes.

« Et ce sera la même rengaine
tant qu'elle vivra. »

II

En attendant, le vent tombe plus froid,
la pluie perd tous ses cheveux d'artiste
qui font des boucles dans les flaques d'eau...

Et l'aveugle, où est-elle? Là-bas?

... « Si elle vient par ici, j'aurai trop peu
si je dois lui donner tout ce que je voudrais,
mais son air joyeux sera ma récompense
pour le peu dont je l'aurai gâtée. »
. . . . . .
Je ne lui ai jamais rien donné...

Elle a repassé,
les pieds en avant, sur une civière,
tandis que ceux qui ont des prières
les envoyaient à leur Bon Dieu!
Il n'avait encore jamais tant plu
sur nos misères...

(La pluie qui perce comme clous d'acier
descendait encore, toujours, toujours,
par longues lignes, par plis serrés
sur notre monde.)

Èlle è-st-au trau dès mau-tchaussis,
Avè s' chabraque tout rassârci,
Avè s' cote qui n'èst pus qu'in pli,
L'aveûle.

(Èl pieufe coupe come in tchamp d'èsteûle...)

Èlle èst voye in taustant là... ci...
L' cayau du tch'min du paradis,
Dins l' pieufe qui r'late, dins l' vint qui rit,
— Qui brêt, qui miâwe, qui tchante, qui r'beûle —
L'aveûle!

(Liège, Éditions de *La Vie wallonne*, 1938.)

Elle est au trou des mal chaussés,
avec son châle tout ravaudé,
sa jupe qui ne fait qu'un seul pli,
l'aveugle.

(La pluie coupe comme une éteule...)

Elle est partie tâtant par-là... tâtant par-ci...
le pavé de la route du paradis,
dans la pluie qui cingle, dans le vent qui rit,
— qui pleure, qui miaule, qui chante, qui beugle —
l'aveugle!

L'ome qui brét

(extrait)

L'ome brêt...
Il-a du solèy qui danse dins l' tchampe. Il-a dès fleurs qui lumont d'sus l' tchèminéye.
Il-avout 'ne feume qui djumichout dins in blanc lit...

L'ome brêt...
Èle riyout quand i riyout, èle tchantout quand i tchantout, èle lè gadjolout même quand i nèl gadjolout nî... Yèt v'là qu'asteure, li brêt, yèt qu'èle l'èrwête ; yèt qu'èle l'èrwéte, yét qu'èle nè brêt nî.

L'ome brêt...
Pouquè ç' qu'il-a twès tchandèles qui viquont astot d'ièle? Pouquè ç' qu'il-a 'ne brèle dè Pâques intrè sès mangn? Yèt l' colé d'in tchap'lèt t't alintour dè sès dwèts?
Èle n'a nî pèchê tant qu' ça, pou dîre ène si longue priyêre!

L'ome brêt...
Èlle astout djolîye come ène pinséye d'èfant.
Yèt v'là qu' sès lèpes sont bleûsses, sès machèles blêmes, ès' front blatch... Elle avout dès-îs pus vivants qu' dès-îs. Yèt vèlzà, tout grand drouvis, ronds come dès djasses dè vêre.

L'ome brêt...
Èlle astout djolîye...
I n' sondje à rî, ni au passé qui rit co pus fourt, dèspu 'ne munute qu'èlle èst voye, ni au « pus târd », qui sâra Dieu sét comint...

L'homme qui pleure

L'homme pleure...
Il y a du soleil qui danse dans la chambre. Il y a des fleurs qui brillent sur la cheminée.
Il y avait une femme qui gémissait dans un lit blanc...

L'homme pleure...
Elle riait quand il riait, elle chantait quand il chantait, elle le cajolait même quand il ne la cajolait pas... Et voilà qu'à présent, lui pleure et qu'elle le regarde; et qu'elle le regarde et qu'elle ne pleure pas.

L'homme pleure...
Pourquoi est-ce qu'il y a trois bougies qui vivent auprès d'elle?
Pourquoi est-ce qu'il y a un rameau de buis entre ses mains?
Et le collier d'un chapelet tout autour de ses doigts?
Elle n'a point péché tellement pour qu'elle doive dire une aussi longue prière!

L'homme pleure...
Elle était jolie comme une pensée d'enfant.
Et voilà que ses lèvres sont bleues, ses joues blêmes, son front pâle...
Elle avait des yeux plus vivants qu'eux-mêmes.
Et les voilà tout grands ouverts, ronds comme des billes de verre.

L'homme pleure...
Elle était jolie...
Il ne pense à rien, ni au passé qui rit davantage encore depuis un instant qu'elle vient de s'en aller, ni à l'avenir, qui sera Dieu sait comment...

L'ome brét...

« Du coratche », dist-èle ène ma-sœur qui d-a djà bî vu d's-autes.

Ène deuzième bèguine (qui d-a djà bî vu d's-autes), lî dit : « Du coratche...»

Èyèt ne twèsième ma-sœur qu'a lès lârmes qui pètont à sès-îs, marmouze tout bas, comme si ç'astout pour yèle : « C'èst qu'èl Bon Dieu n'a nî volu... »

L'ome brét...

Il-a du solèy qui danse dins l' tchampe. Il-a dès fleurs qui lumont sus l' tchèminéye.

Il-avout 'ne feume qui djumichout dins in blanc lit...

(Inédit.)

L'homme pleure...
« Du courage ! » dit une bonne sœur qui en a déjà vu bien d'autres.
Une deuxième béguine (qui en a déjà vu bien d'autres), lui dit :
« Du courage !... »
Et une troisième bonne sœur qui a les larmes qui lui éclatent aux yeux, murmure tout bas comme en se parlant à elle-même :
« C'est que le Bon Dieu n'a pas permis... »

L'homme pleure...
Il y a du soleil qui danse dans la chambre. Il y a des fleurs qui brillent sur la cheminée.
Il y avait une femme qui gémissait dans un lit blanc...

Èl tchanson du saudâr

C'astout deûs vayants frérots
Qui racourin' dè la guêre.
Yun triboule djus dè s' tchèvau
L'aute galopout vente à têre...
Èl premî èst moûrt dèspu,
Mais l' deûzième èn' train'ra pus.

Il a rincontré s' moman
D'sus l' pachi d'in payîsan ;
Èle coudout saquants vèrdures
Pou yèle sougnî sès cwachures.
« Mâria, m' fi ! Dè d'yû r'vènez,
Blatch èyèt dèsmoûrcèlé?

— Man, dist-i, djè r'vî dèl guêre,
Cwachî, vî, plauqui, misêre.
Quand on va chèrvi no rwè,
On n' sét nî quand on s'èrvwèt ;
Si djè r'vî d'lé no mézo,
C'èst pou v'nu m'èstinde asto...

Èrfèsez m' lit, va, moman,
L' cyin qui stout si frais, dins l' temps ;
Mètez dès coussins lidjêrs
Pou vo fi qui r'vît dèl guêre
Yèt stindez dès blancs draps d' lit :
Seûr qu'i n' sè sâlira nî...

M' tchèvau yèt mi, dins no panse,
Nos-avons vint'-chî coups d' lance.

La chanson du soldat

C'étaient deux braves, deux frères
qui raccouraient de la guerre.
L'un tombe de son cheval,
l'autre galopait ventre à terre...
Le premier est mort depuis,
le second est là qui suit.

Il a rencontré sa mère
dans le pré d'un paysan;
elle y cueillait quelques simples
pour soigner ses écorchures.
« Maria! mon fils! d'où viens-tu,
pâle et le corps tout rompu?

— Man, dit-il, je reviens de la guerre,
meurtri, vieilli, plein de misère.
Quand on part servir le roi,
on ne sait quand on se revoit.
Si je regagne notre clos,
c'est pour y coucher mes os.

Refaites mon lit, allez, maman,
celui qui était si frais dans le temps;
posez de légers oreillers
pour votre fils rentrant de guerre
et tendez des draps bien blancs :
il n'en a plus pour longtemps...

Mon cheval et moi, au ventre,
avons vingt-six coups de lance.

Èl poûve bièsse a yeu chî grands,
C'èst vo gârçon qu'a l' rèstant.
Èm' tchèvau va mori, mame...
Mi, djè n' f'rai qu'ène fayeûse flame.

Fèsez fé padière èl ran,
Pou m' tchèvau in trô bî grand.
Mi? N'avez qu'à m'intèrer
Dins l' cwin yusquè dj'é djouwé
Tout gamin, dèlé l' garine,
Au mariâdje, avè l' vujine...

Si vos volez, stindez m' sâpe
Au trèviès dèl cwè d' blanc sâpe
Què dj'ârai d'sus m' trô, pus târd.
Yèt l' cyin qui pass'ra, asârd,
Dîra : « Deûs gârçons ! Poûve mêre...
I n' d-a pus. Bravo, la Guêre ! »

(Revue *Marche romane*, Liège, janvier-mars 1953.)

La pauvre bête en a six grands,
votre garçon a le restant.
Mon cheval va mourir, mère...
Mes jours ne luiront plus guère.

Faites creuser derrière l'étable,
pour mon cheval, un trou profond.
Moi? vous n'aurez qu'à m'enterrer
dans le coin, près de la garenne,
où j'ai joué au mariage
avec la voisine de mon âge.

Si vous voulez, placez mon sabre
en travers de la croix de sable
qu'un jour j'aurai sur ma tombe.
Et celui qui passera
dira : « Deux garçons! Pauvre mère...
« Plus de fils! Bravo, la Guerre! »

DIALECTE NAMUROIS DE LA BASSE-SAMBRE

Willy Félix

né à Auvelais en 1925

Lès djins

Lès djins, lès brâvès djins
Qui t' wès l' dîmègne à mèsse ponre in franc dins l' chirlike
Po s' mostrer calotins au gros maisse dèl fabrique ;

Lès djins, lès brâvès djins
Qui choût'nu sins-ètinde, qui n' caus'nu qu' po-y-èsse fèles,
Sèrés come in deur pougn à tot ç' qui n'èst nin zèls ;

Lès djins, lès brâvès djins
Qui s' cass'rén' lès pènas po noûri leû pèkéye
Mins qui scrot'nu l' payîye jusqu'à l' dêrène kèkéye ;

Lès djins, lès brâvès djins
Qu'ègayol'nu leûs fèyes dins l' boûsse dès vîs qu'èls-ont
Èt qu' poursiat'nu l' mèskène po fé bêyî l' soçon ;

Lès djins, lès brâvès djins,
Tos lès couyèt-modus qu'ont peû d' viker au djoû
Mins qui l' niût rassonr'rè po drénsî leûs mwês coûps ;

Lès djins, lès brâvès djins
Qui s' camouch'nu dins lès quate meurs di leû cassine
Po disclitchî l' morant d' leû consyince èt d' leû chine ;

Lès djins, lès brâvès djins...

(Inédit.)

Les gens

Les gens, les braves gens
que tu vois le dimanche, à la messe, pondre un franc à la quête
pour se montrer dévots au gros patron de l'usine;

Les gens, les braves gens
qui écoutent sans entendre, qui ne parlent que pour mordre,
fermés comme un poing dur à tout ce qui n'est pas eux;

Les gens, les braves gens
qui se couperaient en quatre pour nourrir leur nichée,
mais qui raclent les plats jusqu'au dernier morceau;

Les gens, les braves gens
qui enferment leurs filles dans le sac des vieux riches
et qui s'envoient la bonne pour épater le copain;

Les gens, les braves gens,
tous les couillons-trouillards qui craignent la lumière,
mais qu'assemble la nuit pour tramer leurs cabales;

Les gens, les braves gens
qui s'abritent entre les murs de leur baraque,
pour déverser la crève de leur conscience et de leur carcasse;

Les gens, les braves gens...

Émile Gilliard

né à Malonne en 1928

Feuwéye

Po l' vî Nico, c' n'èstèt qui d' jusse.
Tot l' monde l'a dit : « 'L-èst vî assez
Po fé on mwârt ». On l'a r'trouvé
Nèyî dins s' pus'.

Po l' vî Nico, c' n'èstèt qui d' jusse.
I bagnéve tot l' minme dins s' misére.
On lî a fait on-ètèr'mint
Aviè iût-eûres, avou quate djins
Èt deûs fosseûs à li ç'mintiére.

Adon, ç'a stî l' cinsî d' l'abîye.
On-ome êtî, fwârt come on tch'fau.
'L'èst mwârt d'awè mindjî trop craus.
Totès bièstrîyes !

Ça s' wèt, deûs mwârts su l' minme samwinne.
Mèsse à dîj-eûres, èt vos 'nn' âroz.
Mins quî ç' qui rintèr'rè l'awinne?
Cinsî d' l'abîye èt l' vî Nico...
Ça s' wèt, deûs mwârts su l' minme samwinne.

Èt l' mwârt rivént èt l' mwârt trèrauye
Cor on vî ome qu'èst rascoudu !
C'èst nosse vijén qu' fait s' dêrène bauye.
Lès tchéns baw'nu.

Quand l' mwârt discopène on viladje
— Atchau pâr-ci, cisète pâr-là —

Flambée

Pour le vieux Nic, ce n'était que juste.
Tout le monde l'a dit : « Il est assez vieux
pour faire un mort. » On l'a retrouvé
au fond d'un puits.

Pour le vieux Nic, ce n'était que juste.
Il croupissait dans sa misère.
On lui a fait un enterrement
à huit heures du matin : quatre personnes
et deux fossoyeurs au cimetière.

Après, ce fut le fermier de l'abbaye.
Un homme solide, fort comme un cheval.
Mort d'avoir trop bien mangé.
Foutaises!

Ça arrive, deux morts dans la semaine.
Messe à dix heures, et tout le tremblement.
Mais qui c'est qui rentrera l'avoine?
Fermier de l'abbaye et le vieux Nic...
Ça arrive, deux morts dans la semaine.

Et la mort revient, et la mort s'acharne.
Encore un vieux qui est fauché!
C'est notre voisin qui rend le dernier soupir.
Les chiens aboient.

Quand la mort décortique un village
— couperet par-ci, cisailles par-là —

Cor onk qui tronne, cor onk qui satche
Après s' t-alinne... on n' wèt pus qu' ça
Quand l' mwârt vént cocheûre on viladje.

(*Pâters po tote one sôte di djins*, Namur, Jean Servais, s.d. [1959].)

encore un qui tremble, encore un qui court
après son souffle... On ne voit plus que cela
quand la mort vient saisir un village.

(Prières pour toute espèce de gens.)

Djaubes di frumint

'L-avèt scroté l' djaube di frumint.
Què v'loz? Pa côps, quand on-z-a fwin,
Deûs dwèts d' frumint, ça fait do pwin.

'L-avèt scroté l' djaube di frumint,
Mins gn-a todi dès mwêchès djins,
Dès laids mamas qu' vos-ont à dint.

Gn-a dès gendâmes èt dès champètes,
Quatre meurs tot nwârs èt one bawète
Po l' malureûs qu'a fait bèrwète.

Djaube di frumint avou l's-oupètes,
Tot jusse assez po qu'one pouyète
Ènn'eûche one tchitche dissus s' gros dint!

Tot jusse assez po qu'on vos mète
A yute, èt qu' vos payoche lontins
Li p'tit maleûr d'awè yeû fwin.

(Ibid.)

Gerbes de blé

'L'avait volé une gerbe de blé.
Ben quoi? Des fois, quand on a faim,
un peu de blé, ça fait du pain.

'L'avait volé une gerbe de blé,
mais y a toujours des malotrus,
des salauds pour vous tomber d'sus.

Des gardes et des gendarmes,
quatre murs noirs et un judas
pour la déveine du pauvre gars.

Gerbe de blé avec ses barbillons,
juste assez pour qu'une pécore
d'un coup de bec vous la picore!

Juste assez pour vous envoyer
à l'ombre — et vous faire payer, enfin,
le p'tit malheur d'avoir eu faim.

Robert Grafé

né à Liège en 1896

Flibotes

Li tchawe-soris rèy dè saveûr
Qui l' leune a fait sogne âs voleûrs.

I-n-a-st-ine bôme dizos l' tchèstê
Wice qu'i-n-a d' l'ôr plin dès tonês.

On djoû qu'i tchèssîve âs bègasses,
Li vî gâr nèya-st-è marasse.

On n'a pus vèyou l' rôbaleû,
C'èst qu'il a stu magnî dès leûs.

Djonne fèye à l' fignèsse aspoyèye,
Oyez-v' li monsâ qui rôkèye?

Dizos l' teûle di l'êwe dè vèvî
Florih li fleûr qui faît roûvi...

(Revue *Marche romane*, Liège, décembre 1951.)

Effilures

La chauve-souris rit de savoir
que la lune a fait peur aux voleurs.

Il y a un souterrain sous le château
avec de l'or plein des barriques.

Un jour qu'il chassait la bécasse,
le vieux garde se noya dans le marais.

On n'a plus vu le vagabond,
c'est que les loups l'ont dévoré.

Jeune fille à la fenêtre accoudée,
entendez-vous le ramier qui roucoule?

Sous la toile unie de l'étang,
fleurit la fleur qui donne l'oubli...

Jean Guillaume

né à Fosses en 1918

Fwace

Et renovabis faciem terrae

Nos tap'rans l' foûre dins lès cinas
A plinne fortchîye,
Nos r'viès'rans su l' dagn lès dîjas
D'one laudje brèssîye,

Binaujes d'ièsse dès-omes dislachîs
Dins l' vint qui cwache,
Di s' lèyî skèter sins crankî,
Sins lèver l' dache,

Pace qu'i nos plait d'ièsse pus qu' jamais
Fwârts come dès-aubes,
Èt d' prusti dins dès noûvès mês
Tot l' grain dès djaubes.

(*Djusqu'au solia*, Namur, Les Éditions mosanes, 1947.)

Force

Nous jetterons le foin dans les fenils
à pleine fourchée,
nous renverserons sur l'aire les dizeaux
à larges brassées,

joyeux d'être des corps déchaînés
dans le vent qui cingle,
de nous laisser mordre sans broncher,
sans bouger d'un pas,

car nous voulons être plus que jamais
forts comme des arbres,
et pétrir en formes nouvelles
toutes les moissons.

(Jusqu'au soleil.)

Trop taurd!

Lai là tès lîves, va, m' fi.
As' dandjî d' leû creûjète po comprinde lès mouchons?

Vos-èstoz fwârts, vos-oûtes, avou vosse syince,
Fieûs d' rinkinkin!
Dji vos l' lai, pwârteûs d' bèrikes!

C'èst ti-z-oûtes qui m'a fait djoker,
Vos-avoz stî l'astantche qui l' ri va moru conte.

Ça fait qu' dj'a lî branmint dès lîves,
Mins dj'a rovî l' coleûr do pwin...
Dji n' sé pus frum'jî, ièsse apougnî pau vint,
Èt lès brâvès bièsses mi r'wait'nu d' crèsse.

Mins dji n' so nin on r'nonçeu, on r'noyeû!
Dji vos f'rè ram'chi tortos avou mi scorîye!

Apwârtez-m' dès-èfants èt dès frûts à brèssîyes.

Dj'èstéve fait po crèche à l' vinvole come on cruwau,
Èt v' m'avoz r'sèré è l' gayole.

(Ibid.)

Trop tard!

Laisse là tes livres, allons.
As-tu besoin de grimoire pour comprendre les oiseaux?

Vous êtes forts, vous autres, avec votre science,
tas de pédants!
Je vous la laisse, porteurs de lunettes!

C'est vous qui m'avez arrêté,
vous avez été le barrage où vient mourir l'eau vive.

Eh oui! J'ai lu beaucoup de livres,
mais j'ai oublié la couleur du pain...
Je ne sais plus frémir, être empoigné par le vent,
et les bonnes bêtes me regardent de travers.

Mais je ne suis pas un renégat, un traître!
Je vous ferai tous filer sous mon fouet!

Qu'on m'apporte des enfants et des fruits par brassées.

J'étais fait pour grandir à l'aventure comme une herbe folle,
et vous m'avez enfermé dans la cage.

Lès grands tchaurs ont r'passé
Èpwârtant l'èsté.

I-gn-a pus qu' dès steûles,
Mièrseûles come dès-aveûles

Mafes èt bèraudîs
Sont plins à brotchî.

Èt l' clokî sone à mwârt
Todi pus fwârt.

(Ibid.)

Les grands chars ont repassé,
en emportant l'été.

Plus rien que des éteules
aveugles et seules.

Greniers et fenils
regorgent d'épis.

Et le clocher sonne à mort
toujours plus fort.

Vîye djint

Nos l'avans lèyî d'sus l' costé,
Qu'on-z-auréve ieû dit nosse mèskène.
Èt tofêr nos-avans chorté
Dins s' coeûr, qui n'èstéve qu'one coyène.

« Èlle èst dèl soûrte qu'i-gn-a branmint »,
Dijinn'-t-i co, à moûde di d'vise.
« Dès parèyes, on 'nn'auréve po rin...
« Soûrtoz vosse vêre, alons, Félis' ! »

Nos n'avans wêre frèchi nos-oûy
Li djoû qu'èlle a stî po 'nn'aler.
Po distrûre on nom scrît à l' croûye,
Avou deûs lârmes i-gn-a po fé.

Mins poûves nos-oûtes qui n' sét pus braire!
Gn-a co tant d' saqwès à raprinde
Po waitî d' moru avou l'air
D'awè viké — divant d' distinde!

(*Grègnes d'awous'*, Namur, Les Éditions mosanes, 1949.)

Vieille femme

Nous l'avons laissée à l'écart,
on l'eût prise pour la servante.
Et chaque jour nous meurtrissions
son cœur, qui n'était que couenne.

« Elle est comme il y en a beaucoup »,
disait-on parfois, manière de parler.
« Des pareilles, on en aurait pour rien...
« Vide ton verre, allons, Félix! »

Nous n'avons guère mouillé nos yeux
le jour qu'elle a été pour partir.
Pour effacer un nom à la craie,
avec deux larmes, c'est bien assez.

Mais pauvres de nous qui ne savons pleurer!
Il nous reste tant de choses à réapprendre
pour essayer de mourir avec l'air
d'avoir vécu — avant de disparaître!

(Moissons en grange.)

On djoû

I f'rè paujêre,
Èt nos mont'rans, lèdjêr',
A l' rèsconte di l'èstê.

On-z-aurè tapé l' mannèsté
Foû do vî tchaur.

Èt quand nos rid'chindrans,
Su l' taurd,
Avou nos tch'faus fin blancs
Pa d'vant l' bèn'léye d'èfants,

I-gn-a dès lârmes qui skètront nos-oûy.

(Ibid.)

Un jour

Il fera calme,
et nous monterons, légers,
à la rencontre de l'été.

On aura jeté les souillures
hors du vieux char.

Et quand nous redescendrons,
avant la nuit,
avec nos chevaux tout blancs
devant la moisson d'enfants,

il y a des larmes qui nous déchireront les yeux.

A plins brès

Gn-aurè su l' meur l'ombe di vosse tièsse.
Dji n'aurè pus qui mès deûs mwins
A vos-ofri. Pa l' grande fègnèsse
On-z-apwat'rè lès blancs mous'mints.

Tos lès-aubes sèront dispouyîs.
Dji n' béy'rè pus qu'après l' solia.
One vwès dîrè : « Gn-a one saquî. »
Dji rèspondrè : « C'èst Vos, po ça? »

Èt d'zos l' poûssêre volêye èvoûye,
Là qui l' novia Pwin f'rè r'glati
Lès dairènès lârmes di nos-oûy.
Èt nos sèr'rans l'uch po todi.

(Ibid.)

A pleins bras

Sur le mur, il y aura l'ombre de votre tête.
Je n'aurai plus que mes deux mains
à vous offrir. Par la fenêtre
on passera la robe blanche.

Tous les arbres seront dépouillés.
Je n'attendrai que le soleil.
Une voix dira : « Me voici. »
Je répondrai : « C'est Vous, enfin? »

Et sous la poussière envolée,
le Pain nouveau fera briller
les dernières larmes de nos yeux.
Et nous fermerons la porte pour toujours.

Todi

Lès molins qu'ont l' fîve,
Lès grands nwârs molins,
Lès molins qui l' nîve
A r'fachî doûç'mint

Po zèls div'nu blancs
Come s'i fyint leûs pauques,
Po r'choner l'èfant
Qu'a crèchu sins lauke

Asto dès vîs meurs,
— Po zèls moru tèls
An batant l' mèseure
Avou leûs trwès-éles.

(*Aurzîye*, Namur, Jean Servais, 1951.)

Toujours

Les moulins fiévreux,
les grands moulins noirs,
les moulins que la neige
revêt doucement,

pour qu'ils deviennent blancs
comme pour faire leurs pâques,
pour qu'ils ressemblent à l'enfant
grandi dans la paix

auprès des vieux murs,
— pour qu'ils meurent tels
en battant la mesure
avec leurs trois ailes.

(Argile.)

A tauve

Gn-avéve one tchiyêre vûde à tauve.
Gn-avéve on gris pièle qui courêve sins brût
Su dès massales qui l' feu dès lârmes avéve ricût.
On-z-avèt douviè l'uch dèl cauve...

Mins gn-a ieû pèrsonne qu'a r'monté.
Quêt'fiye qu'il èstèt d'djà trop taurd.
On n' dijéve rin. C'èstéve l'èsté.
C'èstèt l' vièspréye. I-gn-avèt pus rin dins lès tchaurs.

(*Poèmes wallons 1948*; Liège, Paul Gothier.)

A table

Il y avait une chaise vide à table.
Il y avait une perle grise qui coulait sans bruit
sur un visage brûlé par le feu des larmes.
On avait ouvert la porte de la cave...

Mais personne n'est remonté.
C'est qu'il était trop tard, peut-être.
On ne disait mot. C'était l'été.
C'était le soir. Les chariots étaient vides.

Tchènas vûdes

Asteûre qui s' blanke tièsse si clincîye
Come one djalofrène trop pèsante,
Dji tronne. Por lèye. Por mi, quék'fîye.
O lès vièsprêyes dès payisantes...

Fait matin. Nos 'nn'alans bin lon
Qwê do boneûr dins nos tchènas.
Ènn'a-t-on coudu d's-aubussons
Rin qu'à nos deûs, ci matin-là!

Mins dji brai an sayant di scrîre.
Il è-st-èvoûye, li p'tit gamin.
Èvoûye èwou? Alez mèl dîre!
Avou s' mame, bin sûr, on matin...

(Ibid.)

Paniers vides

Maintenant que sa tête blanche s'incline,
pareille à un œillet trop lourd,
je tremble. Pour elle. Pour moi.
O la vêprée des paysannes...

Un matin. Bien loin nous partons
chercher du bonheur dans nos paniers.
En a-t-on cueilli, des champignons,
rien qu'à nous deux, ce matin-là!

Mais je pleure en voulant écrire.
Parti, le petit garçon d'hier.
Où donc parti? Qui pourrait dire?
Avec sa mère, bien sûr, un matin...

DIALECTE DE LA HESBAYE LIÉGEOISE

Marcel Hicter

né à Haneffe en 1918

Lès creûs

Si on r'piquéve so deûs guilites
Totes lès p'titès creûs qu' lès timpèsses hagnèt
Totes lès p'titès creûs drèssîyes à l' hapète
As creûh'lêyes dès vôyes, à l' copète dès tîdjes,
Si on r'piquéve so deûs guilites
Totes lès p'titès creûs qui nouk n'aconte pus,
Totes lès blankès creûs, totes lès breunès creûs,
Totes lès p'titès creûs qu' sont tot çou qui d'meûre
D'in-ome, d'ine djônèsse, d'on coûr, d'ine grandeûr,
Totes lès blankès creûs qui n' sont pus qu'on nom
Qui l' plêve chaque saminne kimagne èt rèface,
On nom d' tchèsturlin, di bordjeû, d'ovrî,
Nom d' nôbe ou d' bastâ, on nom d' pére ou d' fi,
On nom d' galant ou on nom d'ome,
Totes cès p'titès creûs qui n' sont pus qu'on nom
D'onk ou l'aute dès cis qu'ont morou po l' monde,
Qu'ont fougni l' tièsse è tère tot brèyant Lîbèrté
Èt qu'ont toumé là, so l' tère qui leûs péres
Dès-annêyes â long avît m'nou tchèrwer,
Èt qu'ont toumé là, à dès saminnes lon
Dèl pitite mohone vûde di leûs rîrèyes,
Dèl fwèce di leû brès', d' leû djôye dè viker,
A dès saminnes lon, à l'aute cwène dè monde
So 'ne vôye ètrindjîre èt qu'i n' kinohîn',
Totes cès p'titès creûs qu' sont tot çou qui d'meûre
D'èfants acorous dès qwate cwènes dè monde
Èt qui s'ont batou tos po l' minme îdèye,
Totes cès p'titès creûs qui n' sont pus qu'ine dâte :
Dîh-ut' dè meûs d' may dîch-noûf-cint-quarante,
Doze dès meûs d'awout dîch-noûf-cint-quarante-qwate,
Totes cès p'titès creûs qui n' sont pus qu'on nom :

Les croix

Si on plantait sur deux rangées
toutes les petites croix mordues par les tempêtes,
toutes les petites croix élevées à la hâte
aux croisées des chemins, au sommet des côtes,
si on plantait sur deux rangées
toutes les petites croix que plus personne ne regarde,
toutes les croix blanches et toutes les brunes,
toutes les petites croix qui sont ce qui reste
d'un homme, d'une jeunesse, d'un cœur, d'un orgueil,
toutes les croix blanches qui ne sont plus qu'un nom
qu'à chaque semaine la pluie mord et efface,
un nom de seigneur, de bourgeois, d'ouvrier,
nom de noble ou de bâtard, nom de père ou de fils,
nom de fiancé ou nom de mari,
toutes ces petites croix qui ne sont plus qu'un nom
de quelqu'un de ceux qui sont morts pour le monde,
qui ont mordu la poussière au cri de *Liberté*
et qui sont tombés sur le sol que leurs pères
des années au long avaient labouré,
et qui sont tombés, à de semaines loin
de la maison vidée de leurs éclats de rire,
de la force de leurs bras, de leur joie de vivre,
à des semaines loin, vers l'autre bout du monde,
sur une route étrangère et qu'ils ne connaissaient pas,
toutes ces petites croix qui sont ce qui reste
de gars accourus des quatre horizons
et qui ont lutté pour la même cause,
toutes ces petites croix qui ne sont plus qu'une date :
dix-huit mai dix-neuf-cent quarante,
douze août dix-neuf-cent-quarante-quatre,
toutes ces petites croix qui ne sont plus qu'un nom :

DJOSÊF DUBWÊS FRANÇWÈS KINÂVE
MARIUS ABADIE GONZAGUE D'ABLANCOURT
BORIS CHAPOULNIKOV ALEG PIKUZINSKI
SILBERMANN SAMUEL LEVY
JOHN F. O'HARA CHARLIE B. MAXWELL
KOUNDOURIATIDÈS LOU TSEU YANG
MOHAMMED MIMOUNI

Totes cès p'titès creûs d'èfants d' tos payis
Qu'ont toumé tos po l' minme îdèye
Èt qu'ont morou d' co cint magnîres,
Lès creûs dès cis qu'ont bèrlôdé dè cîr,
Lès creûs dès cis qu'ont plonki d'vins lès-êwes,
Lès creûs dès cis qu'ont steu broûlés è vike,
Lès creûs dès cis qu'ont-awou l' tièsse trawêye
(Come li p'tit Grêgwère dèl tchanson),
Lès creûs dès cis qu'ont volé è bokèts
Èt qu' nouk â monde n'âreût polou ric'nohe,
Lès creûs dès cis qu'ont steu d'hindous
As freûtès matinêyes, on norèt so lès-oûy,

Si on r'piquêve so deûs guilites
Lès creûs d' tos lès djônes-omes qu'ont morou po nos-autes,
On 'nnè pôreût fé 'ne drêve qui f'reût tot l' toûr dè monde
Èt qu' rabrès'reût-st-ainsi lès peûpes di tos payis,
Lès peûpes di tote coleûr, lès peûpes di tote crèyince,
Èt qu' lès nouk'reût-st-èssonne
Èt qu' lès tinreût-st-èssonne
Èt qu' lèzî ac'sign'reût
L'Amoûr.

1944

(« *Gentils gallans de France* », Liège, Georges Thone, 1956.)

JOSEPH DUBOIS FRANÇOIS KINABLE
MARIUS ABADIE GONZAGUE D'ABLANCOURT
BORIS CHAPOULNIKOV ALEG PIKUZINSKI
SILBERMANN SAMUEL LEVY
JOHN F. O'HARA CHARLIE B. MAXWELL
KOUNDOURIATIDÈS LOU TSEU YANG
MOHAMMED MIMOUNI
toutes ces petites croix de gars de partout
tombés tous pour la même cause,
et qui sont morts des morts les plus diverses,
les croix de ceux qui se sont abattus du ciel,
les croix de ceux qui ont plongé dans les eaux,
les croix de ceux qui ont été brûlés vifs,
les croix de ceux qui ont eu la tête trouée
(comme le petit Grégoire de la chanson),
les croix de ceux qui ont volé en éclats
et que personne au monde n'aurait pu reconnaître,
les croix de ceux qu'on a descendus,
dans le froid de l'aube et les yeux bandés,

si on plantait sur deux rangées
les croix de tous les jeunes hommes qui sont morts pour nous,
on en ferait une drève qui courrait tout autour du monde
et qui embrasserait les peuples de tous pays,
les peuples de toute couleur, les peuples de toute croyance,
et qui les réunirait tous ensemble
et qui les maintiendrait tous ensemble
et qui leur enseignerait
l'Amour.

Jenny d'Inverno

née à Liège en 1926

Coleûr dè tins

Mi coûr s'anôye, coleûr dè tins,
Coleûr dèl campagne, dès brouheûrs,
Coleûr dè trisse osté qui pleûre,
Gote à gote, âs foyes dès pâquîs.

Èt d'vant mi, li vôye qu'è st-à sûre
Dizos l' fène plêve qui susinêye,
Rilût tot come ine lâme rid'reût
So l' tchife sins solo dèl vîle tére...

Ca l' crouweûr arènih li djôye,
Èt l' sondje qui pîpêye è m' pwètrène
Cwink'sêye sins poleûr s'ènûler,
Neûr èt pèzant come on cwèrbâ.

(Revue *L'Onde wallonne*, Liège, 11 septembre 1949.)

Couleur du temps

Mon cœur s'ennuie, couleur du temps,
couleur des champs et de la brume,
couleur du triste été qui pleure,
goutte à goutte, au feuillage des buis.

Et devant moi, la route qu'il faut suivre
sous la pluie fine qui chantonne,
luit comme une larme glisserait
sur la joue sans soleil du vieux monde...

Car le crachin rouille la joie,
et le rêve haletant dans ma poitrine
râle sans pouvoir s'envoler,
noir et pesant, comme un corbeau.

Armonica

Pôve vî armonica... c'èst vos tot seû qu' dj'oya
Tot-â-coron di ç' dîmègne-là.
Lès deûts qui v' can'dôzît m'avizît-st-anoyeûs
Èt m' ponne s'èwalpéve è rèspleû.

Cès deûts-là, come lès meunes, s'anoyît d'ine saquî...
Èt d'vins nos sondjes, vos v' trèbouhîz
Quéqu'fèye, tot v's-astârdjant so l' Bêté qui sût s' coûsse,
Quéqu'fèye, come on tchèrêye è Moûse...

Èt v' ratakîz l' minme air, vos l' ratakîz todi.
Mès-îdèyes alît-st-à mâlvâ.
C'èsteût come on malâde qu'arèstèye dè sofri
Èt qui tot l'minme ni tûze qu'à s' mâ...

(*Li botique âs spènes* ; inédit.)

Accordéon

Pauvre accordéon... c'est toi seul que j'écoutai
tout au long de ce dimanche-là.
Les doigts qui te touchaient me semblaient attristés
et ma peine s'enroulait au refrain.

Ces doigts-là, comme les miens, s'ennuyaient de quelqu'un...
Et dans nos rêves, tu achoppais
quelquefois, en t'attardant sur la lune en mouvement,
quelquefois, comme on s'encourt au fleuve...

Et tu recommençais le même air, tu le recommençais sans trêve.
Mes pensées prenaient un mauvais tour.
C'était comme un malade qui cesse de souffrir
et néanmoins ne songe qu'à sa souffrance...

(Boutique d'épines.)

Émile Lempereur

né à Châtelet en 1909

Dji sère lès-uch èt lès fègnèsses
Pou gné qui l' gnût broke dins l' maujo ;
On s' rafurléye dilé l' culot,
Chaquin pour swè, come dès couvrèsses.

Maugré qu'on fuche deûs d' lé l' tukwè,
On n' s'afranchit né d'ène divise.
Lès cœûrs si bîl'nu dins l' wachis',
Lès cœûrs mérseûs, lès cœûrs scavès.

Lès-âmes, pus lédes ou pus pèzantes,
Avou lès côrps s' lèy'nu baler...
Dji sin su m' pia djômyi l' passé,
Come ène pougnîye di cindes brûlantes.

(*Spites d'âmes : Visâdje 1934*, Châtelet, Dandoy, 1935.)

Je ferme les portes et les fenêtres,
de peur que la nuit n'entre dans la maison;
on se replie au coin du feu,
chacun pour soi, comme des couveuses.

Bien qu'on soit deux près du foyer,
on ne hasarde aucune parole;
les cœurs s'abîment dans la vase,
cœurs solitaires, cœurs écorchés.

Les âmes, plus viles ou plus lourdes,
avec les corps vont s'affaissant...
Sur ma peau, le passé s'attarde
comme une poignée de cendres brûlantes.

(Éclats d'âmes : Visage 1934.)

Albert Maquet

né à Liège en 1922

Voyèdje

Li prumîre siteûle qu'i vèya so s'vôye — i scrîha s' no d'sus come so dèl poûssîre. C'èst d' ça qu'i wârda à l' bètchète dè deût, on tot p'tit pô dèl loumîre...

Li deûzinme siteûle qu'i vèya so s' vôye — i s' mèta d'vant lève po l' loukî pus fwért. Elle èsteût si bleûve qu'on-z-âreût dit l' mér à l' pus tchaude vèsprêye d'osté...

Li treûzinme siteûle qu'i vèya so s' vôye — i lî sonla ôre come on tchant si doûs qu'i s'arèsta 'ne gote po poleûr hoûter. Pus rin n' motiha, èt i s' diva dîre qu'i s'aveût bin sûr trompé...

Li qwatrinme siteûle qu'i vèya so s' vôye — i s' sinta tot seû, mièrseû è steûlî, èt i s' dimanda, sins poleûr rèsponde, s'il ariv'reût mây on djoû...

Li cinquinme siteûle qu'i vèya so s' vôye — i lî vola dîre çou qui s' coûr qwèrêve, mins lève, di n' poleûr djâser come lu l' fève, distinda tot bin doûç'mint...

Li sîhinme siteûle qu'i vèya so s' vôye — i n'aveût pus l' fwèce dè roter pus lon èt i touma là, li visèdje è tére, tot t'nant s' coûr divins sès mains...

Li sètinme siteûle â coron di s' vôye — li sètinme siteûle n'a may rin sèpou. Lève qu'il a qwèrou pace qu'èlle èsteût l' djôye èt l' pus grand boneûr qui s' pôye...

(*Djeû d'apèles*, Ougrée, 1947.)

Voyage

La première étoile qu'il vit sur sa route — il y mit son nom comme sur de la poussière. C'est de là qu'il garda à la pointe du doigt un tout petit peu de lumière...

La deuxième étoile qu'il vit sur sa route — il se posta devant elle pour la fixer plus fort. Elle était si bleue qu'on aurait dit la mer à la plus chaude soirée d'été...

La troisième étoile qu'il vit sur sa route — il lui sembla entendre comme un chant si doux qu'il s'arrêta un instant afin de l'écouter. Plus rien ne frémit et il dut se dire qu'il s'était bien sûr trompé...

La quatrième étoile qu'il vit sur sa route — il se sentit seul, fin seul dans le ciel, et il se demanda, sans pouvoir répondre, s'il arriverait un jour...

La cinquième étoile qu'il vit sur sa route — il voulut lui dire ce que son cœur cherchait, mais elle, de ne pouvoir parler dans sa langue, s'éteignit tout doucement...

La sixième étoile qu'il vit sur sa route — il n'avait plus la force d'avancer plus loin et il tomba là, visage contre terre, en tenant son cœur au creux de ses mains...

La septième étoile au bout de sa route — la septième étoile n'a jamais rien su. Elle qu'il a cherchée parce qu'elle était la joie et le plus grand de tous les bonheurs...

(Jeu d'appeaux.)

I passe li tins qui lî rèsse
A loukî crèhe come ine fleûr
Si main plakêye so l' fignèsse,
Si foû longowe main d' voleûr.

Lès-autes, assious è l' coulêye,
S'èssok'tèt èt fèt leû r'traît,
Là qu' leû sondje avou l' râlêye
A pris disconte dè cwârê.

Nou brut qu'i n' si dispièrtèsse!
Ni fez nou brut si v's-intrez.
Li main èt l' fleûr èt l' fignèsse
Ni sont nin çou qu' vos comptez...

(Ibid.)

Il passe le temps qui lui reste
à regarder grandir comme une fleur
sa main collée à la fenêtre,
sa très longue main de voleur.

Les autres, assis au coin du feu,
s'assoupissent dans leur retraite,
puisque leur rêve à cause du gel
s'est figé contre les vitres.

Point de bruit qu'ils ne s'éveillent!
Ne faites aucun bruit si vous entrez.
La main, la fleur et la fenêtre
ne sont pas ce que vous croyez...

C'è-st-à quéquès-eûres di d' chal
Qu'on faît lès qwanses dè mori.
Il î fait tchaud. Il î djale.
On n' s' î pout mây riwèri.

Li ci qu'î a m'nou â monde
Si compte tofér raviké,
Èt passe si vèye à fé l' compte
Dès djoûs qui lî ont mâqué.

Portant 'l avise qu'on-z-î rèy,
Qu'on-z-î pleûre come tot costé,
Èt qu'on-z-î moûrt minme ték'fèye
Qwand on-z-a fait l' mwért assez.

(Ibid.)

C'est à quelques heures d'ici
qu'on fait semblant de mourir.
Il y fait chaud. Il y gèle.
On n'y peut jamais guérir.

Celui qui est né là-bas
se croit toujours ressuscité,
et passe sa vie à faire le compte
des jours qui lui ont manqué.

Pourtant, il paraît qu'on y rit,
qu'on y pleure comme partout,
et même qu'on y meurt parfois
quand on a fait le mort assez.

Li Malâde

L'ome qu'a lès-oûy è l' plèce dès mains èt qui n'a rin è l' plèce dès-oûy si coûka è s' lét disqu'â lèd'dimin.

Dji lî apwèrta 'ne jate di camamèle, èt tot fant qui dj' mahîve li souke avou on cwî d'ârdjint, sès mains loukît mès-oûy èt sès-oûy ni fît rin.

(Ibid.)

Le Malade

L'homme qui a les yeux à la place des mains et qui n'a rien à la place des yeux s'étendit dans son lit jusqu'au lendemain.

Je lui apportai une infusion, et tandis que je touillais le sucre avec une cuillère d'argent, ses mains regardaient mes yeux et ses yeux ne faisaient rien.

Ètrindjîr

Lès djins, totes lès djins qu' dj'âreû hâbité
Frît lès qwanses d'èsse mwêrts po n' pus m'aconter.
Lès-autes mi louk'rît passer come li pèsse
Di stant lon èrî d' leûs streûtès fignèsses.
Qui ç' seûye wice qui ç' vôye, i n'âreût pus qu' mi.
Tot s' houw'reût èvôye rin qu'à m' vèy vini.
Lès-êwes, lès vèvîs ribout'rît m'visèdje
Èt mi-âbion lu-minme ni freût pus nole tètche.
Ci sèreût-st-on djoû qui n'è finih pus,
Come si li spèheûr âreût sogne por lu.
Èt s' freût-i pâhûle a-z-ôre voler 'ne mohe!
Dji m' vôreû fé sène po dîre di m' ric'nohe;
Adon, dji m' sint'reû, so l' côp, si d'seûlé
Qui dji n' sâreû pus wice qui dj' deû aler.
Dji m' sitindreû là, tot long, so lès pîres
Èt dj' veûreû l' solo oute di mès pâpîres.
Dji n' tûz'reû à rin. Dji m' lêreû r'wèri.
Dj'ôreû bouhî m' song' qui po-z-assoti.
Èt d'vant qui dj' n'avahe à m' rapinser d'îr,
Dji ratak'reû m' vèye, sins pleû, à m' manîre.

(*Poèmes wallons 1948*, Liège, Paul Gothier.)

Étranger

Les gens, tous les gens que j'aurais fréquentés,
feraient semblant d'être morts pour ne plus me connaître.
Les autres me verraient passer comme la peste,
abrités derrière leurs étroites fenêtres.
Où que ce soit, il n'y aurait plus que moi.
Tout se déroberait rien qu'à mon approche.
Les eaux, les étangs repousseraient mon visage
et mon ombre elle-même ne ferait plus de tache.
Ce serait un jour qui n'en finit pas,
comme si les ténèbres reculaient devant lui.
Il ferait un calme à entendre voler une mouche.
Je chercherais d'un signe la preuve que j'existe;
alors je me sentirais, tout d'un coup, si seul
que je ne saurais plus où je dois aller.
Je m'étendrais de tout mon long, sur les pierres
et je verrais le soleil à travers mes paupières.
Je ne penserais à rien. Je me laisserais guérir.
J'entendrais mon sang battre à la folie.
Et, avant d'avoir à me souvenir,
je recommencerais ma vie, sans un pli, à mon gré.

Fât si pô d' tchwè d'èsse ureûs
Tot fant qui l' monde crîve di misére.

Fât si pô d' tchwè di s' fé hére
A mostrer lès triyomfes di s' djeû.

Fât si pô d' tchwè d' bouhî 'n-ome djus
A tot rotant dreût sor lu
Avou l' boneûr divins lès-oûy.

Fât si pô d' tchwè dè roûvî
Çou qu'on-z-a stu d'vant l' djoû d'oûy,
Èt dè n' pus poleûr candjî.

Fât si pô d' tchwè dè n' pus comprinde
A fwèce d'avu lès deûs mains plintes
Èt dè ratinde, sins sèpi qwè.

Fât si pô d' tchwè d' s'afêti
A n'èsse qu'ine pîre â solo.

(*Lûre è l' sipèheûr*, Paris, Pierre Seghers, 1955.)

Il suffit d'un rien pour être heureux
alors que le monde crève de misère.

Il suffit d'un rien pour se faire haïr
en montrant les atouts de son jeu.

Il suffit d'un rien pour renverser un homme
en marchant droit sur lui
avec le bonheur dans les yeux.

Il suffit d'un rien pour oublier
ce qu'on a été avant le jour présent,
et pour ne plus pouvoir changer.

Il suffit d'un rien pour cesser de comprendre,
à force d'avoir les deux mains pleines
et d'attendre, sans plus savoir.

Il suffit d'un rien pour s'habituer
à n'être qu'une pierre au soleil.

(Luire dans le noir.)

L'eûre

Tos lès tchèts s' ravizît come dès posteûres di pîre
Qui lêrît sûner d' l'ôr po l' crêye di leûs pâpîres.

Sins moti, lès grands-âbes avou leûs brès' lèvés
Rat'nît l' cîr plin di steûles, tot près di s' diplok'ter.

Ci n'èsteût nin l' Bêté qui lûhéve là, tote ronde,
Mins, so l' côp, totes lès leunes dispôye qui l' monde èst monde.

Èt s' féve-t-i si pâhûle qu'on-z-oyéve sins-arèt
Lès loum'rotes qui bal'tît d'vins lès fouyèdjes dè bwès.

Nos rotîs londjinn'mint, tot nos strindant bin fwért,
Di sogne qui tant d' boneûr in' nos fasse toumer mwérts.

(Inédit.)

L'heure

Tous les chats se ressemblaient, statues de pierre
qui laisseraient filtrer l'or par-dessous leurs paupières.

Silencieux, les grands arbres, avec leurs bras levés,
retenaient les grappes d'étoiles sur le point de crouler.

Ce n'était pas la lune qui luisait là toute ronde,
mais, d'un coup, toutes les lunes depuis que le monde est monde.

Il faisait si tranquille qu'on ne cessait d'entendre
danser les lucioles au fond du bois feuillu.

Nous marchions lentement, serrés l'un contre l'autre,
de crainte que tant de bonheur ne nous fasse tomber morts.

Louis Remacle

né à Neuville-Francorchamps en 1910

L'aîr qui djâse

Dju loukêve vos-ûs èt v'là qu'on-z-a oy
One aîr, one fène aîr, djâzer èzès foyes.
Vos loukîz mès-ûs, lès foyes ont trèssyi,
Èt nos n' savans nin çou qu' l'aîr nos-a dit...
L'amoûr èt l' bouneûr lûhint d'vins nos coûrs ;
I-gn-aveût d'zeû l' monde lu cî d'on bê djoûr ;
Èt l' solo clign'téve à l' cwène d'one noûlé.
L'aîr s'a tê on pôk, pwis 'lle a co djâzé,
Tot doû, mais si doû ! come po s' fé comprinde...
Quu soflève-t-èle là? Çu n'èsteût noule plainte.
Èle pârlève d'amoûr èt d' bouneûr, moutwè?
Mais poqwè pinsins-n' qu'èle duhéve aute tchwè?

(*A tchêstê d' poûssîre*, Liège, Paul Gothier, 1946.)

La brise qui parle

Je regardais tes yeux, et voici qu'on entendit
une brise, une fine brise parler sous les feuilles.
Tu regardais mes yeux, les feuilles ont tremblé,
et nous ne savons ce que la brise nous a dit...
L'amour et le bonheur brillaient en nos âmes;
il y avait sur le monde le ciel d'un beau jour;
et le soleil clignotait au coin d'un nuage.
La brise s'est tue un peu, puis a reparlé,
tout doux, mais si doux! comme pour se faire comprendre...
Que soupirait-elle? Ce n'était pas une plainte.
Elle parlait d'amour et de bonheur, peut-être?
Mais pourquoi pensions-nous qu'elle disait autre chose?

(Au château de poussière.)

Bouneûr

Lu vikante suteûle dès-autes djoûrs
Aveût ridé foû du m' fignèsse.

Lu spèheûr, come one loûde broheûr,
Aveût èdwèrmi mès pâpîres.

Èt v'la dès vwès, dès djônès vwès,
Dès clérès vwès come dès hiyètes,

Qu'ont monté èt qui m'ont tchanté
Tot l' bouneûr quu dj' rawârdéve îr.

Èt dj'a moussi, tot bê doûç'mint,
È l' vîhe mâhon à lâtchès-ouh.

Mais d'on côp dju n' lès-a pus oy,
Èt lès murs èstint blancs d' loumîre.

(Ibid.)

Bonheur

La vivante étoile des autres jours
avait glissé de ma fenêtre.

L'ombre, comme une lourde brume,
avait endormi mes paupières.

Et voici des voix, des jeunes voix,
des voix claires comme des sonnailles,

qui se sont élevées et qui m'ont chanté
tout le bonheur attendu de la veille.

Et j'ai pénétré, tout doucement,
dans la vieille maison aux larges portes.

Mais soudain je ne les ai plus entendues,
et les murs étaient blancs de clarté.

Lu sondje

Dj'aveû fait on bê sondje, èt m' coûr aveût trèssyi.
Asteûre, tot qwand dj'i r'pinse, i s'èlîve à fond d' mi
On mâva r'grèt, qu'a totes lès coleûrs du m' djônèsse...
Gn-a tant dès djônès fèyes qui m'ont drouvi leûs brès',
Èt d'on côp qu' dj'a stou v'ni qui m'ont lèy ènn'aler.
Mais vos qu' dj'aveû tchûzi èt n' vos mây rèscontrer,
Cumint avans-n' don faît po nos hiwer tofêr?...
Dj'avans viké dès-ans, sins nos vèy, so l' minme têre,
Èt qwand qu'à l' fin dès fins, nos-ûs s'ont ruc'nohou,
Lès djoûrs èstint èvôye èt lès sondjes dustindous...

1936

(*Poèmes wallons 1948*, Liège, Paul Gothier.)

Le rêve

J'avais fait un beau rêve, et mon cœur avait tressailli.
Maintenant, quand j'y repense, s'élève au fond de moi
un mauvais regret couleur de ma jeunesse...
Tant de jeunes filles qui m'ont ouvert les bras
et, aussitôt venu, m'ont laissé m'en aller!
Mais vous que j'avais choisie, et ne pas vous rencontrer,
comment avons-nous fait pour nous ignorer toujours?...
Nous avons vécu des années, sans nous voir, sur la même terre,
et quand enfin enfin, nous nous sommes reconnus,
les jours étaient partis et les rêves éteints.

Lu sôdâr

Dju n' sé s'il èsteût twèt ou târd.
Dju loukéve ruv'ni lès sôdârs :
Leû bouneûr nu saveût qwè dîre.

I-gn-aveût qu'onk, drî on camion,
Pus vî quu l's-autes, lès-ûs â lon,
Come s'i n' rutrovéve nin s' payis.

Tot d'on côp, dj'a pinsé ruc'nohe
Lès pleûs du s' front, lu rôye du s' boke ;
Èt t'oûh dit qu'i m'aveût louki.

Dju li a faît sine avou m' main ;
Mais s' pauve visèdje n'a nin candji.
Adon, dj'a vèyou qu' c'èsteût mi.

1946

(Ibid.)

Le soldat

Je ne sais s'il était tôt ou tard.
Je regardais le retour des soldats :
leur bonheur ne savait que dire.

Il y en avait un, derrière un camion,
plus âgé que les autres, le regard au loin,
comme s'il ne retrouvait pas son pays.

Tout à coup, j'ai cru reconnaître
les rides de son front, le pli de sa bouche;
et c'était à croire qu'il m'avait fixé.

Je lui ai fait signe de la main;
son pauvre visage n'a point changé.
Alors, j'ai vu que c'était moi.

Adré l' tchèstê

Dju djowéve â solo, èt v' n'èstîz nin drê mi.
Avou sès grands blancs murs èt sès p'titès fignèsses,
Lu tchèstê rawârdéve, come s'i vèyahe vuni,
So l' vôye, po d'là lès tchamps, tos lès djoûrs du m' djônèsse.

Wice èstîz-v'? Cisse vôye-là n'aléve-t-èle nin vèrs vos?
L'aîr du mès bês-ostés londjinéve èzès fawes;
Èt qwand 'le rumwéve lès-ombes âtoû d' mi èt l' solo,
Gn-aveût nouk là po m' dîre come lès-eûres èstint nawes.

Wice èsteû-dje? Cisse vôye-là nu v'néve-t-èle nin vèrs mi?
I montéve oute do cî on long pèlèrinèdje;
Èt à dj'nos èzès wêdes, sins hoûter ni louki,
Dju riyéve, tot cwèrant lès fayines è l'oûrblèdje.

Dju djowéve, tot mér-seû, èzès fawes do tchèstê;
Èt s'on m' l'oûh ac'sègni, dju n'oûh wèzou ruc'nohe,
Fivreûse, come one volé dès pus vikants-oûhês,
Tote mu vèye qui tchantéve so lès pus hautès cohes.

1944

(Ibid.)

Près du château

Je jouais au soleil; vous étiez loin de moi.
Avec ses grands murs blancs, ses petites fenêtres,
le château attendait : il regardait venir,
sur le chemin, là-bas, les jours de ma jeunesse.

Je jouais. Ce chemin, n'allait-il pas vers vous?
La brise des étés s'attardait dans les hêtres;
et quand elle berçait autour de moi les ombres,
nul ne savait combien les heures étaient lentes.

Je riais. Ce chemin, s'en venait-il vers moi?
Il montait, à travers le ciel, un long cortège,
et à genoux, sans écouter ni regarder,
je riais, en cherchant les faînes dans l'ornière.

Je jouais, seul, parmi les hêtres du château;
et je ne voyais pas, je ne devinais pas,
frémissants et vivants, ainsi qu'un vol d'oiseaux,
tous mes jours qui chantaient sur les plus hautes branches.

(Traduction de l'auteur.)

Duspôy mèy ans...

Duspôy mèy ans, dj'a roûvyi tant dès-ans,
Di-st-èle lu Têre, dj'a roûvyi tant dès djins!
Èt fait-à fait qu' tot s'alowe, dju rastrind
Èt dju stind tot d'vins mès porfonds ridants.

I-gn-arè nouk qui dut'tinrè lontins
Lu brut qu' tu f'zéves so l' vôye avou t' bordon.
Su çoula t' plaît, va s' racwîr lès dèssins
Quu tu k'sèméves è sâvion dès sâhons!

Louke! quu gn-a-t-i qui vint d' blaw'ter â lon?
Mais nouk nu lîve lu tièsse ; on n' su d'mande nin
Su c'èst dès fleûrs ou dès steûles qu' ènnè vont,
Su c'è-st-on-ome ou on sondje qui dustind.

On t' kunohéve, on t'a k'djâzé sovint.
Vo t' là tot seû, èt tès cayès r'sont blancs.
Mais quu n' rôs' avâ l' djoûr dès vwès d'èfants,
Ou avâ l' nut' on loûrd hawèdje du tchin!

(Revue *La Vie wallonne*, t. XXVII, Liège, 1954.)

Depuis mille ans...

Depuis mille ans, j'ai oublié tant d'années,
dit la Terre, j'ai oublié tant d'humains!
Et à mesure que tout s'épuise, j'enfouis tout
pour le coucher dans mes profonds tiroirs.

Il n'est personne qui se rappellera longtemps
le bruit que ton bâton faisait sur le chemin.
Si cela t'amuse, va donc retrouver les figures
que tu dispersais sur le sable des jours!

Vois! qu'est-ce qui vient de briller au loin?
Personne n'a levé la tête; on ne s'inquiète pas
de savoir si ce sont des fleurs ou des étoiles qui disparaissent,
si c'est un homme ou un songe qui s'éteint.

Tu fus connu et souvent décrié.
Te voilà seul, ton destin effacé.
Ah! que ne peux-tu encore entendre, au long du jour, des voix
d'enfants
ou, dans la nuit, le lourd aboi d'un chien!

DIALECTE DU CONDROZ NAMUROIS

Georges Smal

né à Houyet en 1928

Dji baloujeu mièrnu po rapauji mès fîves
Èt dji strimeu lès nwârs pazias blancs d' nîve.

Èt volà qu' padrî mi dj'oyeu montè doûç'mint
One tchanson qu' lès vikants n' conuchint nin.

A chaque pas qui dji fyeu, lès vwès astint pus fèles.
Li nîve tchèyeut todi, pus blanke, pus bèle.

Èt dji sondjeu qu' mès-ascaujîyes astint trop nwâres
Po fè rawyi lès vikants qu'astint mwârts.

(*Vint d' chwache*, Namur, Éditions des *Cahiers wallons*, 1953.)

J'errais seul pour apaiser ma fièvre
et j'étrennais les sombres chemins blancs de neige.

Et voilà qu'à ma suite j'entendis doucement monter
un chant qui était inconnu des vivants.

A chacun de mes pas, les voix étaient plus dures.
La neige tombait toujours, plus blanche, plus belle.

Et je songeais que mes foulées étaient trop noires
pour réveiller les vivants qui étaient morts.

(Vent du Nord.)

Fouya

Fouya qui l' vint a disguîji,
Fouya qui l' bîje a mèsbridji
Èt qui bèroûle su lès chavéyes
Padrî lès nwârès-atèléyes.

Djè l'ai vèyu sclôre on bia djoû
Èt l' sorlondmwin djè 'nn'asteu d' doû.
Dji wadje qu'il aureut stî pus guéy
S'il aveut caossi l' mwès d' méy.

Asteûre, dji m' va come on pièrdu
R'niftè dins lès potches dès pindus.
Quék'fîye qui l' cwade a stî très'néye
Avou l' fouya di mès pinséyes.

(Ibid.)

Ramure

Ramure abîmée par le vent,
ramure arrachée par la bise,
et qui traîne dans les chemins creux
derrière les sombres attelages.

Je l'ai vue éclore un beau jour
et le surlendemain, j'en faisais mon deuil.
Elle eût sans doute eu plus de grâce
sous la caresse du mois de mai.

Maintenant, je vais, éperdu,
fouiller les poches des pendus.
Des fois que leur corde serait tressée
de la ramure de mes pensées.

Paujîrtè

Li solia a r'mougni lès basses
Dissus lès vôyes do fond dès bwès.
Si l' sêve a brotchi foû dès scwasses
C'èst qui m' pougn a frochi mès brès.

...Èt dj'ai rotè su lès warbîres
Tot sondjant qui l' tins asteut long
Po-z-î fè r'lûre seûl'mint l'ombrîre
Dès qwate lètes qu'i faut po fè m' nom.

Sins r'nik'tè dj'ai widi m' bèzêye
Su l' wazon èsconte do pazia,
Èt dj'ai stî vêy si lès vèspréyes
Astint pus cléres su lès radias.

(Inédit.)

Apaisement

Le soleil a bu les flaques d'eau
sur les chemins du fond des bois.
Si la sève a jailli des écorces,
c'est que mon poing a meurtri mon bras.

...Et j'ai marché dans les ornières
en songeant au temps qu'il fallait
pour faire éclater rien que l'ombre
des quatre lettres de mon nom.

Sans murmure, j'ai vidé mon sac
sur l'herbe, le long du sentier,
et suis allé voir si les crépuscules
étaient plus clairs au bord des gués.

Léon Warnant

né à Oreye en 1919

Djun

Djun !
Lès crapôdes
Qui vont-st-à vélo so l' pavâye,
Leûs coûtès cotes,
Leûs blankès djambes !

Lès crapôdes
Qui s' porminèt so lès lèvâyes,
Leûs brès si doûs,
Leûs dècol'tés.

Lès crapôdes
Èt l' tètche di leû boke,
Rodje
Come on p'tit pètchî !
Lès crapôdes qui riyèt
D'èsse èwarâyes
Et d'èsse djinnâyes !

Djun !
Tot fant qu' twè t'aprindéves !
T'aveûs dès-ègzamins...

Djun !
I-n-a co lès minmès crapôdes,
Et c'èst dès-autes,
Avou dès lonkès djambes,
Avou dès brès pus têres,
Avou dès bokes pus rodjes.

Juin

Juin!
Les jeunes filles
à vélo sur la grand-route,
leurs jupes courtes,
leurs jambes blanches!

Les jeunes filles
en balade sur les chemins,
leurs bras si doux,
leurs décolletés.

Les jeunes filles
et la tache de leur bouche,
rouge
comme un petit péché!
Les jeunes filles qui rient
d'être étonnées
et d'être gênées!

Juin!
Alors que tu étudiais!
Tu préparais des examens...

Juin!
Il y a encore les mêmes jeunes filles,
et ce sont des autres,
avec de longues jambes,
avec des bras plus tendres,
avec des bouches plus rouges.

Djun ! Et t'as rèyussi !
Èt ti tûzes
A tès treûs blancs dj'vès.

(*Blames èt foumîres*, Liège, 1953.)

Juin! Et tu as été reçu!
Et tu songes
à tes trois cheveux blancs.

(Flammes et fumées.)

Après

Après lès lonkès neûrès pâdjes,
Vo-t'-là-st-à l' blanke pâdje dè dîmègne.
Vo-t'-là-st-è purète, â solo.
Os' lès clokes qui sonèt-st-à vèpes?

Après lès sî pâdjes totès scrîtes,
Vo-t'-là-st-à l' pâdje qu'on pout r'loukî,
Qu'a dès-îmâdjes!

Wèy, t'èl vas dîre! Qui d'main n-ârè dès-âutès pâdjes
Dès lonkès pâdjes,
Èt qu' t'ârès mâ t' pogn à 'zzès s'crîre,

Mins qu' çou qui compte
Sèreût d' savu,
Quant t' sèr'rès l' lîve,
Qué novê lîve qu'on t'ahèr'rè?

Èt quélès pâdjes qui t'î troûv'rès,

Èt dè savu s' n-ârè-st-on lîve?

(Ibid.)

Après

Après les longues pages noires,
te voilà à la page blanche du dimanche.
Te voilà en bras de chemise, au soleil.
Entends-tu les cloches qui sonnent les vêpres?

Après les six pages tout écrites,
te voilà à la page qu'on peut regarder,
où il y a des images!

Oui, diras-tu! Que demain il y aura d'autres pages,
de longues pages,
et que tu auras mal au poing à les écrire,

mais que ce qui importe,
ce serait de savoir,
quand tu fermeras le livre,
quel nouveau livre on te mettra en mains?

Et quelles pages tu y trouveras,

et savoir même s'il y aura un livre?

Mâva sondje

Qui faîs', à l' pwète dè dièrin bal,
Avou tès bons solés
Houlés,
Avou t' bê costume di dîmègne
So s' fègn,
Tès pougnèts qui n' finihèt nègn
Èt t' hanète qu'èst longue come ine pîce,
Avou tès-oûy si plakis d' fîve
Qu'on dîreût dès quinquèts qu' filèt?

A l' matinâye,
Divins l' rozâye,
N-a-st-on rodje lum'çon so lès jèbes,
Qui ravise ine bèle paîre di lèpes.

(*Lès-annâyes èt les vôyes*, Liège, 1955.)

Mauvais rêve

Que fais-tu, à l'entrée du dernier bal,
avec tes bons souliers
éculés,
avec ton beau costume du dimanche
usé,
tes poignets de chemise qui n'en finissent pas
et ton cou qui est long comme une perche,
avec tes yeux si pleins de fièvre
qu'on dirait des quinquets qui filent?

Au matin,
dans la rosée,
il y a une limace rouge sur les herbes
qui ressemble à une belle paire de lèvres.

(Les ans et les chemins.)

TABLE DES NOMS

Willy Bal..... 15
Gabrielle Bernard..... 35
Henri Collette..... 39
Marc De Burges..... 47
Franz Dewandelaer..... 51
Willy Félix..... 73
Emile Gilliard..... 77
Robert Grafé..... 85
Jean Guillaume..... 89
Marcel Hicter..... 109
Jenny d'Inverno..... 115
Emile Lempereur..... 121
Albert Maquet..... 125
Louis Remacle..... 141
Georges Smal..... 155
Léon Warnant..... 163

Cet ouvrage,
composé en bodoni corps 9
d'après la maquette de Massin,
a été achevé d'imprimer le 20 mars 1961 sur
les presses de l'Imprimerie Firmin-Didot.
La présente édition a
été tirée à 2 000 exemplaires
numérotés de 1 à 2 000
et cent cinquante, hors commerce,
numérotés de 2 001 à 2 150.

EXEMPLAIRE

1035

Imprimé en France
N° d'édition : 8058
Dépôt légal : 1er trimestre 1961 — 8073

13,50 NF + T. L.